

**GUY SEMBIC**

***GRAND HOTEL DU MERDIER***

## Grand Hôtel du Merdier

### 1/ Les Coccinialbulles...

S'il y a bulles ?

Oui, il y a bulles...

Trois bulles de jeunes Humanuscules : Zébu, Krem et Pou...  
Trois fils d'humanuscules dont les ancêtres non sertis de guêtres se nourrissaient de nids de guêpe.

Siècles, nanosecondes, millénaires et laps imaginaires de temps suspendu, entrechoqués en chaos de préhistoire, proto-histoire et pseudo civilisations, convergent en un immense nœud de bretelles autoroutières.

Les bulles, désormais humanusculaires, dansent dans les grands nœuds comme des mouches fatiguées, fébriles, mais le ventre pris de coliques électriques, les antennes scandant de puissantes ondes éclectiques qui ne se propagent jamais parce que d'éminents sauts hertziens s'étranglent encore dans un goulet de néant.

Trois bulles singeant à merveille une tribulle ! Comme si trois tribus pouvaient former une seule et grande main à trois doigts !

Chacune de ces bulles est un désert enfermé dans une bulle de roche. Le désert, aussi riche soit-il de fleurs cristallisées, d'éclats illuminés, de sables rouges ou de pierres en fils d'acier... Le désert n'a pas d'horizon. Il est aussi translucide que la bulle de roche dans laquelle il est inclus. Constitué de lames superposées de sable et de cailloux ou entremêlées en écharpes de verre liquide, ce désert se meut, prisonnier dans la bulle de roche transparente, tel un tapis fou dont les fibres à peine bleues de ciel ondulent sans fin, imprimant dans ses plis sinusoïdaux, des lignes noires griffées ou des signes inintelligibles.

La bulle, elle-même, se meut-elle, ou est-elle immobile ?

Une bulle à la coque... sans coquille comme un œuf livide en eau et en écume mais avec la dureté du silex, en équilibre instable dans sa gangue ovale de ciel noir au long pied de lumière blanche.

Les fleurs cristallisées et les aiguilles de pierre du désert, d'un bout à l'autre de la bulle, brûlent sous cette haleine de solitude si commune à tous les ventres de bulle dont les ondes crispées ou scélérates se figent en concepts, en doctrines, en conciliabules scandés et en écartèlements de voix... Mais de quel univers déformé roule en comètes frangées d'éclabouïs gelés, cette solitude invertébrée qui traverse la bulle en tous sens et vibre d'un infini silence ?

Il était une fois, il est peut-être encore, au milieu du désert translucide, là où se dressent sur des plateaux constitués de civilisations concassées englouties, de fières citadelles, bien dans la mouvance et dans l'ordre prescrit par les grands intendants des

humanuscules, dans l'orgie des compétences et des conciliabules, dans l'ignominie des alliances faites entre les ogres barbares pour le partage et la jouissance du sang spolié...

Une étrange bâtisse aux remparts crénelés, aux fenêtres aveugles, aux tours d'angle pointues, entourée de pylônes et de structures métalliques... Autour de cette construction défiant les regards halogènes des humanuscules, accolés comme des œufs carrés pondus par des poules boulimiques qui auraient avalé des briques de fer, s'étiraient de longs cordons de cubes à habiter...

Et dans l'un de ces cubes, trois bulles d'humanuscules s'épient, s'empilent et s'épilent sans jamais former la bulle unique de leurs solitudes atomisées.

De conciliabules en imprécations bariolées d'arc-en-ciel d'haleines fétides ; de torsions de coccix en ébouriffements de chevelures vertes ou rouges, Zébu, Krem et Pou, ventres moites et cervelles grêlées de flashs télévisuels, dans la piaule d'angle d'un cube à habiter, se débattaient comme trois coccinelles en formation orchestrale pour un coccinialbulle débridé, assassin, vengeur, insolent et pourfendeur de vieux accords lessivés... Et nos trois coccinialbulles hochaient de la crête, déboutonnaient leur braguette, crapahutaient les miches de leurs morues, exhortant en un ballet Halloweenien de spectres de morpions, de vieilles et pieuses animalculettes accrochées aux poils entremêlés des sexes pointus à se métamorphoser en vibrantes escadrilles tourbillonnant en piqué jusqu'au fond des alvéoles de peau satinée. Mais les animalculettes ourdirent entre elles des complots oiseux pour ne former que de tout petits carrés d'escadrilles répandant de l'essence de phéromones sur le bord des minuscules cratères de peau. Nos trois compères éruclèrent et trombinèrent. Et les hagardes hères pouffèrent, se chevauchèrent et s'arrachèrent, hérissées, harassées, de la couche putride où gémissaient encore les acteurs de ce ballet improvisé.

Au pied du cube des Coccinialbulles, sur un trottoir de vase vitrifiée cheminait un couple de retraités. C'était l'opulent monsieur Dupin, avec sa petite sacoche en cuir de vache en bandoulière et son beau pantalon à la papa au pli impeccable, suivi de sa Dupine bien enveloppée dans son bel imper fourré de très bonne coupe. Un petit chien frétillant à poils ras, quéquette en érection, trottaient hardiment et se précipitait dans les jambes encore bien galbées malgré son âge, de sa Dupine de maîtresse. Haletant, suffoquant, couinant, jappant et se tortillant en une transe de goret ivre, le petit toutou se dressa sur ses pattes arrière, déglutit son régal subit dans un spasme violent et contracté, frottant sa quéquette sur le bas du bel imper. Et la Dupine, dont l'élégance venait de ravir le jeune chiot, imperturbable, murée dans un silence aussi complice qu'outré, imagina le sourire narquois de la teinturière qui, inévitablement, ne manquerait pas de s'enquérir de cette coulure suspecte au bas du vêtement.

« Eh, t'as vu, Zébu, ces pépère et mémère endimanchés, sur le trottoir,

en bas, avec leur petit toutou de cirque ? » s'écria Pou, encore en bandaison et le froc en accordéon.

« Ouais, je les connais, ils vont chez le notaire. C'est l'opulent monsieur Dupin et sa Dupine ! Ils ont hérité. Un de ces jours, faudra qu'on les cambriole, on mettra à sac leur coffre à bijoux de famille et puis, après avoir croûté le contenu de leur frigo, sifflé tous leurs pinards, bien pété et roté, chié dans leur beaux vécés en porcelaine de Limoges, on se fera une fête de toutes les fringues de leur fille ! » éructa haut de gamme Krem, un yaourt entre ses doigts.

Les trois Coccinialbulles à présent, pétaient devant leur frigo ouvert, nus comme des vers et triquant comme des bourricots après avoir chacun sauté leur donzelle.

Une fringale, une putain de fringale imbécile sans avoir vraiment faim, une envie de marmelade à l'orange et de quenelles de brochet froides, leur mangeait le cyclotron tout à coup excité par des électrodes gastriques. Le frigo, dégueulant de reliefs barbares et coulants piqués de petites cuillères et de couteaux, n'avait pas été dégivré depuis deux mois. Entrouvert, il baillait de toute l'haleine douceuse et écoeurante entretenue par les émoluments en denrées formatées de son Coccinialbulle en chef.

Autour du frigo, arborant des proéminences d'étalon, ils triquaient donc encore aussi fort qu'en hors d'œuvre de baise, lorsque la concrétisation d'un fantasme fou fait huiler le cratère et perler la goutte tremblotante, annonciatrice d'éruption de lave blanche... Les donzelles les avaient shootés à mort, de tout leur chic, de toute leur classe, ils s'étaient jetés dans leur délicatesse tels des fauves affamés touillant le foie de leur proie palpitante. Ils en avaient oublié les morbachs et les perfides animalculettes. De toute leur crasse, ils les avaient outrageusement souillées et elles s'étaient données, soumises et vautreées. De papillottes et de libellules, elles s'étaient faites chiennes...

Ils étaient torse à poil, en caleçon Bingo, pas rasés, et le carrelage battait comme un cœur de pieuvre sous leurs pieds nus.

Zébu, le coccinialbulle étudiant en Arts Plastiques, ouvrant le frigo, fit tomber une barquette de lentilles, péta et repéta, levant une guibole, écartant sa fesse droite. Il pétait et bandait encore...

Sa gonzesse hurlait dans la piaule. La télé hurlait encore plus car c'était l'heure de Star Académy. Un vieux minou tout dépoilé et râpé comme la peau d'un cou rouge de poulet hachélémique, par l'odeur alléché des fromages boycottés et affaissés, des relents de sperme et de sauce aigre, sauta depuis le rebord de la fenêtre sur la table de la cuisine encombrée de denrées OGM. Le minou miaula, remua la queue, Zébu lui caressa les roustons, puis, pris d'une frénésie subite, il asséna au minou sénile deux coups de cuillère en bois sur la tête, bien ajustés, entre les oreilles. C'est que les vieux minous pelés incontinents sont aussi exécrables que

ces vieux humains qui perdent la boule et se chient dessus.

On a beau dire tout ce qu'on voudra pour faire croire qu'on a de la charité et qu'on plaint et assiste de tout son cœur et de toute son âme les éclopés, les rompus, les cracus, les tétras et les grabataires en couche-culotte, eh bien la vérité c'est qu'on voudrait les voir crever vite fait parce qu'ils nous empêchent de sucer le chocolat glacé, d'aller au ciné, en ballade et sur la plage... Et le chocolat glacé des petits plaisirs insolents de la vie, la branlette intellectuelle saine d'esprit, le surf, le foot, la bagnole, la voile, le ski, les restos entre copains et tout ce qu'offre une santé honorable autant physique que mentale, c'est sacré !

A l'heure de Star Académy, c'est pas l'heure du p'tit dèj... Mais on bouffe comme au p'tit dèj, des tartines de pain brioché du Lidel du coin passées au grille pain volé à la mamy chez qui on a squatté... Des tartines tordues, vite refroidies, avec plein de mayonnaise rose, des biscuits salés et de la confiote qui coule... On se retient pour aller chier parce que ça fait chier de se lever le cul pour une envie de chier qui tombe mal. Comme le matin, après une nuit de baise et de crasse intellectuelle les sphincters sont relâchés, on en a le trou du cul tout barbouillé avec de gros flocons durcis entre les poils collés. Merde, ça scotche au caleçon, ça gâche la bandaison. De toute façon, tu passes ta vie à sucer un énorme bâton enduit de merde. Parfois ça a un goût de chocolat au beurre mais tu te leures avec le fric du beurre qui te passes sous le pif parce que les copains sont passés avant toi dans les chiottes pour sniffer le pain trempé de pipi auquel tu rêvais pour te shooter en hallucinant sur les chiqueries intimes de beaux gosses bien habillés venus pisser là l'après midi plutôt que la nuit à cause des pédés rôdeurs à grosse queue friands de petits jeunots.

Krem, le boutonneux à thèse sur le lobby des saucisses d'autruche en Amérique du Sud, lui, se brossait les dents dans la salle de bains. Entre deux évangilations de molaires impies, il supputait sur le coût du transport des autruches d'Australie en Amérique du Sud. Après tout, on fait bien faire le tour de la Terre à des cervelles d'agneau congelées, on lave bien des patates d'Allemagne en Suisse pour les ramener propres en Allemagne avant de les faire peler en Turquie et de les bouffer au Canada, on transbahute des milliers de tonnes d'hydrocarbures et de produits toxiques sur des bateaux pourris qui se bousculent dans les détroits et les bras de mer !

Et après on s'étonne lorsque d'énormes bahuts à l'allure de dinosaures supersoniques se crashent le long des barrières médianes des autoroutes ou que des pétroliers géants se disloquent sur des récifs au milieu de la tempête !

Krem à priori était le plus chic des trois. Il ne pétait pas au lit ni devant le frigo ouvert. Il ne ronflait pas, il ne pissait pas à côté du lavabo mais dans le lavabo, il ne se curait pas les narines avec le foulard de sa morue. Et quand il baisait, s'il pétait le sommier, il

faisait un gros chèque... Pour compenser ! Il disait « entre la baise et le sommier, c'est comme entre l'euro et le dollar ». Pour l'heure, la baise surcotait par rapport au sommier...

Il était donc chic et il avait le chèque facile, le Krem... Et la thèse crapule, cependant, avec des saucisses d'autruche factices en boudins de bourricot recyclé.

Pou, le troisième coccinialbulle, naviguait entre la voile et la vapeur. Mais comment faire de la voile quand on n'a pas de pognon et que les filles aux robes aériennes te traitent de pédé parce que tes rêves planchent sur une écharpe de vapeur dans un sauna de vieux milliardaires sucés et branlés par de gentils minets potelés dont la cuisse gracile enduite de crachats gélatineux fait le régal de ces fauves repus au crâne d'œuf ?

Comment pratiquer la vapeur quand t'es raide comme un passe lacet et que tu aboies les copains aussi raides que toi avec le vague et fol espoir que si t'avais au moins 4 balles d'euro, tu pourrais quand même te payer la photo de Lavoine ? D'autant plus qu'avec ton anus de pigeon, seules les bites de pie te crapahutent la tête...

A la voile comme à la vapeur, il faut du gnack et du fric. Si t'as ni l'un ni l'autre, ta chienne de vie est une bérézina et tu chopes tous les exémas. Mais à force de te gratter les pustules, de te sucer le pus et de te régaler du matin au soir en te schmuctant l'odeur de tes couilles ou de ta salive sur les doigts chaque fois que tu croises une fille qui te plaît, t'arriveras jusqu'au bout de ton usure, avec cette sale colique de vieux zob qui te pollue le slip.

Ah oui ! t'avais même dit que tu baisais plutôt avec ton intellect ! Mais pour ça, mon colon sans colonie, il faut vraiment dans le cerveau, dans le regard, dans un putain de chic, une putain de classe, une méga aura, quelque chose qui puisse remplacer la queue. T'es trop clodo, t'y arriveras jamais, même avec ce profil aquilin dont tu te narcissises. Enlèves au moins le fromage de bite qui te gangue le gland que t'as dans la tête !

Au bout du compte, entre la voile et la vapeur, où ondoie ce ciel fragile et serein constellé d'espérances inavouées striées de déjections immondes et de conciliabules feutrés pour le grand saut dans l'inaccessible frange de lumière blanche que se disputent les fadas de l'intifada, les branchés en fals bariolés et les insubordonnés de la queue en code barre ? Où crèche dans l'immense caverne d'Ali Baba du ciel de la Terre ou d'un coin reculé du cosmos, cet Eldorado moucheté de pubs hiéroglyphiques tissées par tant d'artisans d'une autre fresque corano-biblio- file-aux-œufs-phi que ?

Files moi plutôt l'œuf, que je l'encule même si je dois me râper le nœud sur les rugosités de la coquille !

Un court circuit... L'écran sauta, tout devint noir, Star Académy pondit du vide et les filles gloussèrent... Dans la piaule, ça puait le trou du cul, la bite et le fromage de bite, la salive et la rançeur

des draps froissés. Et la télé vrombit à nouveau, des voix fusèrent, une image explosa et des visages parurent... Mais il n'y avait aucune différence entre la vache qui rit et la speakrine puisqu'au moment du court circuit les deux sourires, celui de la vache de la pub et celui de la speakrine se plissèrent et s'entremêlèrent.

Dans ce reportage de télé réalité, il n'était nullement question de vache qui rit, mais de vaches embrochées. Juchés sur de puissants tractosaures, des éleveurs spoliés et trahis par des accords occultes entre organisations prédatrices, avançaient, formant un barrage mouvant hérissé de longs éperons acérés devant les troupeaux mugissants. Les éperons s'enfonçaient dans le ventre des bêtes hurlantes, traversant leur carcasse. Le carnage atteint son paroxysme lorsque les vaches, qui ne riaient pas comme sur les boîtes de vache qui rit, furent acculées à une cinquantaine de filles laides et bossues qui scandaient des confitours avec des voix de poulet châtré pour défendre l'innocence bovine encornée par les éperons de la contestation manusculaire.

Les filles laides solidaires des vaches qui ne riaient pas furent piétinées, écrasées, et leurs tripes en bouillie fumaient encore lorsque les Assureurs, le Députain, la flicaille et les Zautorités, mitraillés par les appareils photo des journalistes, vinrent s'entretenir de l'événement et se perdre en conjectures...

« Excuses ! » s'écria Zébu, « Il faut que j'aille couler un bonze. Eh, Miquette de mes roupettes, si tu veux que je te suce le croupion après Star Académy, t'as qu'à tirer la chasse. Moi, ça me pèle la patte de toucher la ferraille froide et rongée de rouille de la chaîne, ça me fait plus mal que le frottement de la corde autour du cou du toutou de la fable de La Fontaine ! Putain de chaîne... Comme si ça suffisait pas d'être déjà coincé entre les barbelés de ce ghetto d'économie libérale Bushisé, chinetoquisé, musulmantisé ! »

Krem gueulait : « Y'en a plein le cul de cette putain de télé ! Moi, je descends, je vais me payer un couscous au cul de vieille brebis bien ramolli bien juteux avec de la sauce piquante, chez le bicot de la rue Villot. Il est vachement sympa, le Bicot... C'est pas comme chez ces roumis du Médoc ou du Prado ou du Trocadéro qui te font des salamalecs hyper condescendants avant de te laisser pourrir à une table tout seul pendant une heure, te mesurent le pain, te font attendre entre les plats, et pour finir t'allongent une addition salée... Y'en a là, chez le gentil bicot, des vieilles, des qui pètent dans la dentelle, des qui croulent sous les bajoues, les bourrelés et les poches aux carreaux, des qui frisent comme des choux fleurs, et qui oh ma chère ! pour un petit bout de couscous, te demandent de leur sucer les miches, et même le croupion ! Le bicot, lui, il y met de l'harrissa en plus, ça masque l'odeur de pourriture... Ouais mon pote, tu te fends d'un petit bout de couscous, avec une chopine de gros rouge qui tache en sus, sans poulet sans bœuf et sans merguez... Mais avec un vache de

colombin glacé à dessert, bien qui coule sur la nappe en papier, un p'tit jus, un pt'it thété, un pt'it verre de Monbazillac pour finir, et ta vieille, super purléchée, écope d'un putain de Nirvana qui part en couille parce que les tissus internes du croupion n'arrivent plus à bleuir ! Dame, c'est plus la première jeunesse ! Moi, j'suis chouette, je fais jouir les vieilles pour pas un rond. Il me fait crédit, le Bicot. Et puis pourquoi le bicot ? Le bicot n'est pas le bicot. C'est un Maghrébin, un mec comme toi et moi, avec des couilles, un cerveau et de l'âme. Toi, putain, t'es bien Frangaout, Européen, Ricain ou pataouhète, alors qu'est-ce que ça change ? Si je fais dire à bas les bicots à un perroquet, tout le monde va me traiter de raciste... Mais bicot c'est que du vocabulaire, du vocabulaire de merde que le perroquet chie de toutes ses cordes vocales pour déchirer les images des faiseurs d'image... »

Zébu s'en fut donc couler son bonze... ça pressait, bordel ! Il s'en était déjà maculé le caleçon. Il se cale en pétant sur la cuvette, une explosion de boyaux comprimés retentit dans toute la carrée, ça trisse par dessus la cuvette, y'en a même sur les murs...

« Ah, putain, c'est dégueulasse mais ça soulage ! Merde, y' a plus de PQ ! Tant pis, je me torche avec les doigts... T'as pas un mouchoir, ou même un petit morceau de toffie, pour essuyer, Miquette ? Eh, mires un peu ça : j'arrive encore à bander. Viens loucher sur cette barre à mine ! Amènes le bout de toffie et fais moi un pompier, tu tireras la chasse après ! »

Pou, qui bataillait du manche de sa cuillère dans le fond du bocal de cornichons, après s'être curé un loulou baveux qui lui clientait la fosse nasale, ventriloqua un rot puissant, long et caverneux, avant d'enfourner l'appendice terminal d'une tartine de mayonnaise. Puis, haussant le ton parce que le bruit de la chasse et les imprécations de Zébu allaient éclipser sa pensée en voie de transmission immédiate, il feula, décidé, convaincu et fier de sa nouvelle trouvaille intellectuelle : « Eh, les mecs, à trois, puisque les gonzesses vont se barrer, on pourrait pas élucubrer ensemble une histoire atypique, de plusieurs pages, quelque chose qui ressemblerait à du Dali, mais en littéraire ? Avec de la philo, du caca, du dégueu, du contesto et du surréaliste mélangé ? ça serait super, on ferait ça à trois, ça serait notre œuvre commune. On se débullerait ainsi chacun de notre putain de bulle de solitude, on se toucherait l'intérieur du cœur de notre réacteur intello-nucléaire. Y sont cons tous ces mecs qui écrivent des bouquins avec ce qu'ils ont persovéu, ils nous pondent leur vision du monde, tu les vois se pavaner dans les salons du livre et exhaler leur pestilence buccale dans les cocktails littéraires, ils croient tous qu'ils seront immortels et que le monde changera.

ZOB ! Je revois encore ma prof de frangaout au lycée quand pour les copains qui attendaient que ça, je criais ZOB très fort, avec une intonation hyper percutante que les murs de la classe en vibraient !



ZOB ! La prof se retournait, elle rosissait, le fendu de sa jupe s'ouvrait sur une jambe magnifique, et l'on aurait donné cher pour savoir si les tissus de son minou bleuissaient et si elle mouillait son slip. ZOB ! A trois reprises on remettait ça, en chœur, et à ce moment là, vous pouvez pas vous imaginer, les potes, à quel point on se sentait reliés. Même la prof elle entrait alors dans la tribulle que nous formions ! »  
« Ouais, t'as raison, Pou, on va élucubrer tous les trois cette œuvre commune » répondirent Zébu et Krem.

Les gonzesses se barrèrent. Elles z'étaient venues que pour baiser. L'appart' dans le cube n'était qu'un segment d'existence. Tout était segment, d'ailleurs : il n'y avait même plus de marché, ni d'acheteurs ni de vendeurs, rien que des réseaux, des toiles d'araignée tissées par de nouveaux prédateurs tendant des fils invisibles encore plus barbelés que les anciennes clôtures. Plus rien n'appartenait à personne, tout était comme dématérialisé, sans consistance. Il fallait désormais avoir l'Accès, être client dans une tranche de temps, payer un droit de passage sur l'onde de communication diffuseuse de services ou de prestations...

Alors, les trois Coccinialbulles, déségmentés, errèrent entre les cubes, s'égarèrent dans les capillaires exsangues de la bulle, se grattèrent le derrière, hésitèrent entre la rue Villot et l'impasse des vespasiennes, mais le bicot et les édicules, éclipsés dans le champ de la réalité par un ballon de couscous en forme d'hippocampe, se virtualisèrent en coiffeurs de vieilles dames opulentes. Un cheval fou, trépané et le ventre ouvert, menaçait de ses sabots fumants une statue de Napoléon, érigée entre l'ex bicot et la trace de l'édicule.

« Je crois qu'il y a une brocante, à deux pas d'ici, au delà du Palais de la Virtualité, là où des vieux de la France de Vichy et des néonazis se congratulent en se refiletant de bons tuyaux pour des lampes de collection... » jacta Pou, assoiffé mais peu désireux de siroter un jus de tomate avec un péroné de bébé juif dans un café tenu par un ex milicien vicieux ayant quatre ans durant élargi l'entrée de son colon en se faisant sodomiser par de jeunes Essèsses. Un salaud de milicien qui, en août 44, se fit passer comme tant d'autres pour un aide résistant en se morfalant de filles prudes et romantiques avec des Djilhaïes et en dénonçant des femmes collabo aux FFI. Soit dit en passant, les français de la France de Vichy, âgés à l'époque de 30 à 50 ans, ces français qui faisaient la France d'alors, repus, combinards, bien vus des Zautorités, requins de la finance, du marché noir, prédateurs en tout genre alliés des boches, bouffeurs de juifs, de tsiganes, de réfractaires et de communistes, eh bien il faut savoir mon pote, qu'ils étaient légion dans l'hexagone, et même dans l'empire colonial... Aujourd'hui, tous ces français là sont ou très vieux, ou crevés. Mais je ne pense pas que, dans les 15000 morts de la canicule de 2003, y'avait beaucoup de ces ex miliciens, collabos de haute volée... parce que les vieux qui meurent de chaleur, ce sont de

pauvres bougres, des gens qui ont sué sang et eau toute leur vie durant et qui n'ont jamais eu les moyens d'être des prédateurs. Alors les mecs, on y va, oui ou merde, à cette brocante ? Tâter les abats jours en peau de cul d'youpin, touiller dans les fume cigarettes en os de romanichel, mirer les bagues, les solitaires et les colliers en or de fausses dents ? Putain, dans toute la France, avec la prolifération des vide greniers, les débarras de caves, de vieilles bicoques, de châteaux sans héritiers et de tant de belles demeures à l'abandon ou vendues avec tout le fourbi dedans, il doit y en avoir, du vomi de guerres, de pillages, de récup et de spoliations...

« Pour ma part », hasarda Krem, « j'irais bien faire un tour à la journée des Trisomiques. Il paraît qu'ils organisent un loto géant au parc de La Courneuve, avec des artistes, des associations d'handicapés, des hommes politiques et de Grands Auteurs. Une journée dont personne n'a parlé ni à la télé ni dans le journal, sauf trois semaines avant, une fois, à la fin de l'émission Le plus Grand Cabaret du Monde.

Les trisomiques ne font pas la guerre. Chez les Trisos, tu trouves pas monsieur Lorgueil, ni madame Lahaine, ni mondemoiseau Lintelo... monsieur Lorgueil et sa culture Kitsch, madame Lahaine dans sa robe de sang, mondemoiseau Lintelo et ses fientes de mots... Allez, go ! les potes, on va au bal des Trisos, casser des Grands Auteurs, chier sur la culture Kitsch, abominer sur les prothèses de luxe aussi solidaires des Tétràs sous-pensionnés que les Vedettes de Star Ac vis à vis des scribouillards de murs de gare ».

Et le trio se dilua dans les lames ondulées de la bulle de roche...

Les œufs-cube carrés pondus par la poule boulimique fondirent dans le blanc grumeleux de l'œuvre impie d'un artiste terroriste surréaliste. Le désert brouillé se liquéfia en poussière de brocantes, le vomi des guerres et la cacophonie des débats s'ennéantisa dans un cosmos raté de planètes poubelles... L'Humanuscule inventa Dieu, le Bien, le Mal, l'Ordre, la Vertu, le Boulot, l'Après Guerre et le Poulet au zob d'or... Les miches des morues se firent fromages et le bec des Coccinialbulles se fit moniteur de ski sur le verglas des croupions enfiévrés.

Les animalculettes firent avorter tous les desseins, ceux des Grands Auteurs comme ceux des Trisos et des futurs retraités raffarinés. En Ogéhèmes et en Adéhènes surgelés, ces pitites bébaites de labo investirent les officines, les supermerdecados, le café au lait et le thé des maisons de vieux.

La Morale se démoralisa, Les Américains futuroscopèrent Dieu en s'accrochant au bastingage du grand bateau des valeurs-clefs, Bush ne se débuscha point, les capsules comprimées sautèrent, les bouteilles de coca explosèrent et mouchèrent des milliers de mèches de vie dans les entonnoirs du Grand Gavage.

Le Bicot fit grève de couscous, le cul de la vieille brebis se lamellisa entre les pois chiches éclatés, les sacs à main en cuir de juif de dames chic, exhumés d'une brocante de Vichy, crissèrent sous la verrue très dure du gland d'un homo fétichiste nouvellement conquis par les charmes de la féminité... Y'a t-il des repères, chez les Trisos marginaux abandonnés, chez les Tétras qui peuvent plus ni bander ni cerveler ? Chez les toutous à cinq pattes et chez les cyclopes ? Chez les fées édentées... Et les gosses de riches ? Y sont où, les repères, les signes, les hiéros, les limites, les douanes, les poste-frontière et les laisser passer ? Est-ce que le code barre va te garantir de la gangrène, de la culture Kitsch et des dérives bio ? Est-ce que le sandwich Ogéhème va te faire tomber le gras des miches ?

ZOB – ZOB ! Quand t'as la bite qui se détartre, ou le croupion qui se dessale, que tu fais pas la bise au Pape, et que ton âme bande pour une robe bleue ou un regard de fille boycotté , t'as niqué le Grand Sachem et outrecuidé ses prêtres vainqueurs. Fais gaffe à l'olive dans le trou du cul : ils z'arrêtent pas de te dire que ça fait du bien... Si tu pètes trop tard, y'a pas retour à l'envoyeur !

Enculatory Lavatory Vécé-cireur...

Mets tes 2 euro dans la fente, ça te branle l'œil juste le temps qu'il faut pour t'y avoir fait croire. Avec ta carte bancaire c'est encore plus faillot : t'as l'Accès, pour un p'tit bout de temps, tu renouvelles, t'as des options, on te fait ouvrir d'autres portails, avec encore des Accès, et puis t'y passes ta vie... Enculatory Lavatory Vécé-cireur... Ah, c'est bien plus vicieux que la lunette télescopique à 2 euro la minute du parc du château pour mirer les montagnes, la mer ou les toutous en tutu qui déambulent le long des sentiers chevriers...

Fondus dans la suée alcaline d'orages chimiques, Krem, Zébu et Pou éternuèrent puis se quittèrent... Brocante, bal de Trisos ou vécés qui ferment pas, avec ou sans repères, chacun sa traversée du désert dans la bulle de roche... Après tout, quant les clebs se saluent, ils se puent le cul, la truffe en fête et ça leur coûte pas un radis. Les toutous, ça met pas 2 euro dans le dada, et ça traverse le même désert dans la même bulle de roche... canine au lieu d'humanusculaire.

§§§

## **2/ La dérive de Pou...**

Dans une longue et puante diatribe, Pou nous convie en sa bulle et nous l'y suivons, au gré de ses confidences... Et des loulous de son âme qui polluent les pieux langages, révèlent la couleur du pus, la rougeur des ecchymoses, les arabesques de cicatrices, et parfois le

contenu des rôles...

C'était bien avant l'épisode du cube avec les deux copains et les trois filles... Mais c'était pas si vieux tout de même. C'était à Paname, comme sur un trottoir de Rome, sur la lèpre d'un matelas ou dans des halls de gare ou sur le quai d'un port d'Europe du Nord... Dans une chambre d'hôtel sans étoile ou entre une boîte à zizique et le zinc pourri d'un bar de paumés...

Ça souquait le foutre, la solitude des vieux ou des chomdus, le pain trempé de pipi, le vomi dans le caniveau... Y avait vraiment pas de quoi être fier ! C'était Pou, y'a deux jours ou trois lunes, avec toute sa vie devant lui, sans zob jectif, sans projet et sans slip éminence...

Écoutons le, pour une fois...

« Aujourd'hui je ne peux pas plaire.

Je l'avoue, je suis bordélique.

Le jour va se lever.

Non, c'est la nuit qui va continuer, une nuit grise, épaisse, plus triste encore que la vraie nuit, car les lumières de la rue vont s'éteindre.

Une nuit froide et mouillée.

Mon âme ne va guère mieux que cette nuit.

Sous les réverbères et les néons brillent encore les trottoirs mouillés, le pavé encrassé de tous les pas des citadins trottant, les capots de voitures.

La colonne de mercure sur le rebord de ma fenêtre hésite entre six et sept.

La boîte d'allumettes est vide.

L'épicerie est fermée.

Le pain est rassis.

Le stylo n'a plus d'encre.

La palette est desséchée, le pinceau n'a plus de poils, le gobelet est fendu.

Le papier reste papier sans rien dessus.

Il pleut.

Le vélo est pendu à la cave, la pompe est tordue, la chaîne rouillée, il manque un patin, la roue arrière est voilée.

Plus de gentil « tic tac », le coucou de petite mémé est arrêté.

La montre est bloquée.

Le bon livre fini : Rocambole envolé, maman Fipart enterrée, et l'horrible Sir William précipité dans l'abîme.

Y a que dalle à la télé, ou rien que de la sous-culture branle gogo.

C'est le quatrième matin que je cherche à extirper ce qui reste dans le tube dentifrice, j'appuie en vain, pas même une petite goutte de tripe blanche.

Le gant pue, le lavabo sent le pipi, la chemise souque la sueur, la serviette est crade.

Le frigo est vide, y'avait hier un dernier bout racorni de roquefort mais c'est vrai je l'ai zombé. Il reste encore un fond de Mascara dans

la bouteille.

J'ai l'œil bovin, la bouche pâteuse, le nez mouillé.

La goutte nasale perle et me fait chercher le mouchoir que je n'ai pas.

Je m'essuie sur la manche, je renifle.

Les tire-jus sont tous cradingues, le dernier je l'ai jeté dans la corbeille du linge, je ne pouvais plus m'y moucher dedans, il était dur et tenait comme une feuille de zinc froissée.

J'ai la flemme de tout, une flemme qui me coupe les pattes et me serre l'estomac.

La grosse flemme de ces réveils nauséux, humides et froids.

Je regarde couler le robinet d'un œil baveux.

Engourdi, ankylosé, endormi, grimaçant, ébouriffé et rien pour plaire.

Je laisse couler le robinet, l'eau froide est aspirée dans le siphon, comme un jour sans joli visage et plein de tous les coups de gueule d'automobilistes rageurs.

Ma barbe est un maquis, un fouillis de ronces.

Ma tignasse, une satanée perruque exhumée de quelque recoin de grenier.

J'ai des démangeaisons dans le cuir chevelu.

Je me gratte à pleines mains jusqu'au sang.

Les croûtes et les pellicules s'accrochent sous mes ongles noirs.

J'en ai mal aux doigts à force de me gratter.

Hier soir, je suis allé bouffer un couscous, chez le Bicot, rue Villot.

Avec des merguez, du mouton au goût très fort, de l'harissa et des pois chiches.

J'ai curé mon litre, une chopine de rouge à 12 degrés.

J'ai passé une nuit agitée, lourde, cauchemardesque.

Rien à voir avec ces rêves philosophiques et prémonitoires de quatre plombes du matin quand la veille, tu t'es intellectuellement régalaé avec des amis et des filles chic.

C'étaient de sales rêves imbéciles et cruels, comme de gros culs de grasses roturières qui descendent en parachute alors que t'es attaché à un arbre et que tu vois tomber lentement jusqu'à ce qu'une atroce haleine de raie de cul te balaye le visage.

Et je me réveille comme il n'est pas permis de se réveiller : la raie du cul en feu, dévoré de gratouille, les doigts de pied habités par des araignées, les chaussettes qui schlinguent, durcies au talon, les godaces terreuses, arquées, les semelles qui se décollent.

Rien ne va plus.

Je suis cru.

Quand je suis seul et que je veux péter, je m'écarte les fesses en tirant sur la couenne au maximum pour que ça louffe mieux et que ça trompette à bloc.

J'ouvre la fenêtre et je largue un rot caverneux et prolongé, puis je me penche pour voir si des rombières et des bourges choqués lèvent le nez en l'air. J'adore quand c'est un banquier ou un assureur avec sa petite

valise diplomatique, ou de vieilles punaises de sacristie qui promènent un petit toutou empanaché.

Quand vous sortez, bien sapé, bien coiffé, rose et rasé, avec une belle chemise, des boutons de manchette et du linge propre en dessous, les pompes bien cirées, schmuquant l'odorono et sans cernes aux aisselles, vous êtes « socialement correct », vous plaisez, on vous prend pas pour un demeuré et les flics vous demandent pas votre carte d'identité. Mais, quand vous baillez une haleine pestilentielle, le pyjama en accordéon au bas des chevilles, accroupi sur la cuvette des vécés, les couilles à l'air, pas rasé, ébouriffé, avec toutes vos odeurs de la nuit, eh bien vous êtes pourtant la même personne.

Autrefois, sous Henri 4 et Louis 14, les courtisans puaien du cul quand ils baisaient, l'on se devait alors d'un certain fumet...

Aujourd'hui, il ne faut plus avoir de fromage à la bite, mais l'homme n'a pas changé...

Je n'aime pas les verres à pied, les nappes blanches, les fourchettes à gâteau. Les salamalecs des garçons en livrée du resto à 80 euro le menu service non compris vin en sus avec sommelier cauteleux, ces gonzesses en noir et blanc avec des petites bouches en anus de pigeon barbouillé de rouge, toute cette valetaille et ce cérémonial, ces courbettes à la con, ces « monsieur » long comme le bras...

Je déteste les cocktails littéraires, les séminaires, les pots et les buffets de gratin d'entreprise, les salons de thé où l'on déguste des petits gâteaux en levant l'auriculaire, les tasses à fleurs et les soucoupes trop grandes, les crèmes liquides versées dans des assiettes à dessert, être le premier servi pour le potage et être obligé d'attendre que tout le monde soit louché pour enfin laper à pleine cuillère le brouet refroidi. C'est chiant d'attendre longtemps entre chaque plat, de soupirer après une corbeille de pain, un cendrier, une carafe d'eau, de guetter les allées et venues incessantes du garçon pour l'addition.

J'aime pas déjeuner le matin en pyjama, pas débarbouillé pas rasé, avec encore du fromage au coin de l'œil, étaler du beurre sur des tartines, et encore moins les confitures qui coulent, avaler doucement un café tiède ou un chocolat vaseux à peine chaud. Je trouve que ça fait « Dupin Dupine » en robe de chambre tachée avec les moiteurs corporelles de la nuit douillette sous la couette.

Ce matin je ne me suis pas lavé.

En m'éjectant du pieu, je réalisai que les draps n'avaient pas été changés depuis deux mois.

Du robinet disjoint, l'eau coulait glacée, je me suis juste un peu passé les mains parce que la nuit durant, je m'étais tripatouillé le zizi, j'avais enfoncé les doigts dans les trous du nez, je m'étais gratté, j'avais décollé une araignée coincée entre deux orteils.

Dans le pyjama, je sentais une odeur musclée qui montait de l'entre jambe et de dessous du cul.

Je me suis arraché, après l'avoir fouillé, décollé, un loulou incrusté au

fond de la fosse nasale, j'ai roulé le loulou, longuement, dans mes doigts.

Je me suis gratté le trou de bête.

J'ai les ongles noirs, les doigts qui puent, de la crasse aux poignets et à la paume des mains.

La barbe me gratte, je la fouille avec rage, les croûtes tombent, j'essuie le sang qui goutte d'une écorchure.

Comme de petits flocons de neige, les pellicules tombent de mon crâne.

J'ai un bouton qui saigne, sous la pomme d'Adam.

J'en écrase un autre, encore plus pustuleux, qui laisse filtrer une perle de pus.

Je baille, j'ouvre un four à l'haleine de bébé dinosaure digérant de la bouillie de cadavre et de la friture de cloportes.

J'exhibe dans la glace souillée de chiures de mouche trois ou quatre moignons de molaires en putréfaction.

Avec le petit doigt, je me cure ce qui reste d'une molaire souffreteuse, je racle l'anfractuosité d'un coup d'ongle, je coince un débris pâteux de quelque substance alimentaire entre mes lèvres, je crache au sol l'horrible boulette que je ramasse puis roule dans mes doigts.

J'ai un de ces putains de mal au crâne qui me déchire la rétine.

Le cuir chevelu qui se consume.

Une rage soudaine de démangeaison m'envahit l'entre jambes, la peau grasse des couilles et le dessous des fesses.

A pleines mains, à pleins doigts, de toute la force de mes ongles, je frotte, je gratte, je pince, je pique, je serre.

Excédé, dévoré, je baisse le froc, j'écarte les guiboles pour donner plus d'emprise et plus de violence à cette tornade de gratouille.

C'est collant, ça pue, une odeur animale, une odeur de zob.

J'ai les poils gras, hérissés, rigides comme du crin et habités de petits bouts de corne noirs.

Triste réveil.

Et, du fond de mon exécration crasse, de la fange qui brasse mes fantasmes, surgit une silhouette : la jeune femme chic, aperçue hier soir au coin de la rue Villot et de la rue du Char à bœufs.

Je la revois encore, avec la ceinture de son imperméable relâchée dans le dos, ses talons aiguilles et son écharpe volant dans le brouillard.

Et je bande dans mes odeurs de fauve, je râle et je crie, je balance la purée qui gicle sur le linoléum fendu.

Dans la détresse solitaire et le régal assouvi sous l'œil d'une hypothétique Bondiette branlant mes rêves interdits, dans les yeux gris chassieux de ces matins en eau de vaisselle refroidie, il n'y a plus de poésie.

Les idées, l'imagination et les sentiments, les bonnes résolutions, la vie intérieure et les pensées profondes se font la malle et se calent comme des taches de vanille ou de fraise, des crachats dilués, des

huîtres bouillies ou des essaims nains de vermisseaux blancs dans ces ports lilliputiens de caniveaux , échancrures entre les pierres du trottoir, toutes proches de l'égout.

Avec ces matins humides et froids qui vous dessèchent le cœur, vous rouvrent vos blessures, comment ravoire la pêche, le gnack, la baraka, comment renaître au radada avec une délicate Marie Ange, comment regagner la confiance du banquier ou de la logeuse, comment oser péter dans le métro en éclatant de rire ?

Encore une journée de perdue.

Il pleut.

Quoi de plus surréaliste que la réalité elle même ? La réalité crue et nue, comme par exemple un petit pois noir écrasé dans une flaque de sperme, un soleil grillagé qui déchire un rideau de sang teinté d'essence, un visage ulcéré qui sourit, une bande de gosses ébouillantant les rêves imbéciles de tous les premiers de la classe avec le vitriol de leurs insoumissions, un lézard endormi sur une pierre froide, un hall de gare abruti de pubs, de panneaux lumineux et de solitudes encrassées ? La réalité ne peut être jugée, elle n'est que la réalité, rien de plus. Elle est surréaliste parce que possédée d'imaginaire, déconnectée du beau, du vrai, du laid, de toutes sortes de concepts. Si tu essaies de la connecter à tout prix au grand ordinateur général des pensées, elle se met à polémiquer, à se déguiser, et elle fait des entrechats en costumes de comédiens sur la grande scène du monde, elle se fait applaudir ou huer, et pour finir, ça fait tilt, l'ordinateur craque. Juger la réalité n'a pas de sens. C'est comme juger le ciel, le cosmos ou le trou du cul d'un berger.

L'atmosphère est si sombre, le ciel roule si gris et si bas, que les lumières dans la rue sont restées allumées.

Peste ! Plus de linge propre !

Il faut que j'aille à la laverie automatique.

Les chaussettes qui me restent sont percées.

Je n'ai plus de slips, le dernier, je le repêche au fond d'un carton moisi en bas de la penderie en plastique, il est tout jaune, avec des rebords noirs et gluants, il colle.

J'en ai ras le bol.

Je ne vais quand même pas aller à la douche pour remettre ce linge là après m'être lavé !

J'ai été aux chiottes.

Je me suis accroupi, ça pressait.

J'ai pissé si fort et si dru que je me suis éclaboussé partout.

J'ai fait caca.

Un bruit hideux de défécation, une odeur de décomposition de boyaux.

Atroce.

Dans ces chiottes étroites où l'on ne peut s'accroupir sans que le cul touche le tuyau de la chasse, il n'y a pas d'aérobloc.



La chasse ne marchait pas. Il n'y avait pas de papier.  
J'ai fait trois grosses virgules sur le mur, à côté d'un gros zob tagué au feutre noir.  
Je me suis refringué, mal torché, les poils collés.  
Non, aujourd'hui je n'ai rien pour plaire.  
Que faire ?  
Que fer à repasser ?  
Rien ne me tient, rien ne me tente ce matin.  
Je divague... La preuve, j'ai vu John Deuf : il m'a dit d'aller voir le Père Huck, mais je ne crois pas au Bon Dieu, et encore moins à ses saints.  
Le Bon Dieu, si le voyais là, devant moi, en chair et en os, je lui casserais la gueule.  
Mais qu'on arrête, tous les croyants et les incroyants, de lui mettre toute la merde, le sang versé, les calamités climatiques, la guerre, le sida, la misère, et tant d'autres conneries sur le dos, à Dieu.  
Merde ! C'est tout de même l'homme qui est responsable ! Si la 4<sup>ème</sup> ou la 20<sup>ème</sup> génération ou nos futurs arrière petits enfants ont des moignons à la place des bras, le pipi ou la cramouille pourris, s'ils ont plus d'eau et s'ils respirent du CO<sub>2</sub>, c'est pas la faute à Dieu, bordel !  
Le Bon Dieu en chair et en os auquel je voudrais casser la gueule en fait, c'est le Bon Dieu que les hommes ont inventé pour avoir le droit de faire la guerre et de bouffer les pauvres.  
Et si le Bon Dieu, c'était plutôt une Bon Diette, chic et sympa, avec un joli visage, des yeux à vous branler les tripes jusqu'au fond de l'âme, je serais fou de joie, fou de régal, et ma diatribe incendiaire se réduirait à un long râle plus puissant que le souffle du bonhomme Michelin quand il se dégonfle !  
Et puis, le mal de crâne, la barbe qui me démange, mes membres engourdis m'empêchent de penser.  
Dans l'infecte prose où je patauge aujourd'hui, ça m'irait trop mal de penser, avec mon œil bovin et ma sale gueule.  
Quand j'aurai le cul propre, ça ira mieux.  
Je ne me sens même pas assez sain pour marcher à pied et me promener.  
Je prendrai le métro, ça suffira.  
Dix heures...  
L'heure d'aller écraser sa flemme sur la banquette d'un bistrot.  
Rien à lire.  
Le journal ?  
De la merde, des potins, de la pub, de la politique, des mauvaises nouvelles, toute la sauce d'une putain de tambouille qui n'en finit pas de nous empoisonner, de nous faire crever sans qu'on s'en rende compte.  
De toute façon, dans le journal, je ne regarde, vite fait, que les gros titres.

On sait jamais : des fois que la moitié de la planète aurait sauté...  
Je me dirais alors : « Tiens, pour une fois, je suis du bon côté ».  
J'ai une grosse pile de vieux Charlie Hebdo et d' Hara Kiri à prendre,  
aux Puces, à Clignancourt.  
C'est loin.  
A pied, il me faudrait deux heures.  
En métro, y' a quatre changements, c'est con.  
Ce soir, j'aurai écumé tous les cinémas du quartier, ceux où ils passent  
des films de vampires, de science fiction épouvante, d'histoires de  
massacres à la tronçonneuse...  
Je pousse la porte du bistrot, d'un coup d'épaule.  
D'un pas lourd, je rentre.  
Une odeur douceâtre, une atmosphère à couper au couteau.  
Des relents aigres me saisissent les narines, ça pue la vinasse, le  
dégueulé et le tabac refroidi.  
Les tables sont mal torchées.  
Une vieille saoularde ébouriffée, recroquevillée, suce son ballon de  
rouge devant le comptoir.  
La moitié du verre se répand sur son poitrail.  
La pocharde stagne dans ses linges usés, décousus et fripés.  
Ses bas viennent de dégringoler jusqu'à la cheville.  
La voilà qui pisse dans ses guenilles, qui rote doucement et qui geint.  
Elle pète, et comme elle a la chiasse, ça saigne goudron fondu sur ses  
bas.  
Le patron l'engueule, elle s'appuie au comptoir, trébuche, renverse  
une table, navigue en zig zag dans la salle, pousse la porte et s'étale  
sur le trottoir face contre le pavé, dans son dégueulé.  
Des passants, écoeurés, la contournent.  
Le vent soulève ses hardes pourries de vermine.  
On lui balance un seau d'eau sur la tête.  
Qu'importe !  
Cette masse inerte, cette épave humaine ne peut plus se relever.  
Il y a si longtemps qu'elle est tombée !  
La boîte à zizique vocifère un air de cul, obscène, rythmé par des  
souples de régal, des râles de vieux mâles vautrés sur des corps  
graciles de fillettes mûries trop vite...  
Une musique de branlette en solo, des trémolos phalliques entrecoupés  
d'interjections ordurières à peine perceptibles se confondant avec les  
râles.  
Dans un coin de la salle, assis sur une banquette défoncée, tapi contre  
le dossier bosselé, courbé, avachi, un type sec et maigre, la peau  
tendue comme celle d'un poulet trop cuit, vêtu d'une gabardine  
crasseuse, croise ses jambes sous la table en les balançant  
frénétiquement comme s'il avait envie de pisser.  
Son col de chemise est en deuil.  
Ses mains tremblent.

Ses souliers sont crottés.

Sa cravate est fripée, tachée.

A la dérobée, il regarde une jeune femme et un monsieur âgé, très bien habillés, qui sont assis deux tables plus loin, l'un en face de l'autre et dont les visages semblent se toucher.

Devant la boîte à zizique, un grand Noir se balance en faisant claquer ses doigts. C'est lui qui a mis le disque.

A part la jeune femme et le vieux monsieur à l'air intellectuel que le type en gabardine regarde avec insistance, un filet de salive à ses lèvres, il n'y a rien que des mines patibulaires dans ce bistrot, ce matin.

Le type moche et sale, surtout.

Il ne m'a rien fait, ce type.

Mais il me gonfle, il m'écoeure.

J'ai envie de lui taper dessus, de l'alpaguer par le col, de le traîner jusqu'aux chiottes et de lui cogner la tronche sur le rebord de la cuvette, là où il y a encore de la merde incrustée et durcie en épines cassées.

Ses cols de chemise et de gabardine, ses ongles noirs, son regard de maniaque vicieux, ses yeux chassieux qui semblent sortir de leurs orbites, tout en lui et sur lui pue la solitude tachée de sperme, de crasse et de déjections fétides.

Un asticot à tête humaine qui se tortille de régal ni vu ni connu, gratos, aux frais d'un visage de jeune femme.

Je vois que je ne suis pas le seul à m'être lavé par cœur ce matin.

Le patron n'est pas rasé, il a du noir sous les oreilles et ses mains sont sales.

L'autre jour, la vieille pocharde avait la courante.

C'était pire qu'aujourd'hui, elle en avait foutu partout.

Mais ce jour là, il ne pleuvait pas.

C'est vraiment des matins à traîner des tonnes de cafard, à mesure que la liste de tout ce qui ne va pas s'allonge et s'épice.

Je me sens vide, bêtement rêveur, con comme la lune, inutile.

Je suis comme la vache qui, un jour de flotte, dans un coin de pré défoncé, les panars dans la mouscaille, regarde passer un train.

Est-il possible de faire de la poésie, de s'émerveiller ou même tout simplement de penser, avec un slip sale, les chaussettes qui schlinguent et les doigts de pied pleins d'araignées ?

Je suis là pour le moment à m'emmerder dans ce bistrot crado, puis je vais sortir, marcher dans la rue sans but, peut-être m'asseoir sur un banc, écumer les cinémas du quartier, voir des films à la con où c'est toujours le gentil petit oiseau qui fait la nique au gros méchant matou.

Comme si pour une fois, une fois seulement, ça pouvait pas être le matou qui le bouffait, le petit oiseau !

Alors qu'au cinéma de la rue et de la vie, dans la vraie réalité, on sait bien que c'est les méchants qui gagnent.

Par exemple :

Le vilain vieux monsieur qui en compte une de bien raide à la mignonne fillette...

La petite demoiselle de bonne famille qui accouche toute seule dans les chiottes du train, met le bébé dans le trou , enlève une godace et pousse pour que le bébé tombe entre les voies...

Le prédateur qui prédate, l'enculeur qui encule, le pauvre que s'il était riche il serait encore plus salaud que le riche...

Au ciné, j'adore quand c'est l'oiseau, la petite souris, le lapin, qui se fait bouffer.

Je réfléchis, je m'appesantis sur la condition des gens, sur ma propre condition... Une erreur de parcours !

Comme si réfléchir ce n'était pas en fait, fléchir une seconde fois...

Je ne sais pas quoi prendre comme petit déjeuner.

Je déteste le café crème, affreux breuvage qui tapisse la tasse vide de traînées d'écume.

C'est gras, avec des taches jaunes, c'est tiède. Rhhh !

J'aime pas, non plus, le chocolat à l'eau ou au lait condensé, le café express avec plein de mousse âcre, les croissants gras et jaunes ou trop secs qui s'émiettent, les tartines coupées dans de la baguette congelée recouvertes d'une couche de beurre rance qui coule.

Ces breuvages là ne se consomment que le dos courbé, les mains sales et les yeux bouffis de sommeil.

Ce matin, je vais tout de même par la force d'un destin connu à l'avance qui me colle à la peau, m'enfiler une de ces merdes.

Je peux pas faire autrement, dans ma piaule, j'ai plus rien à becter.

J'avais bien un gaz, une ou deux casseroles, trois tasses, quelques assiettes, des couverts, des verres... J'avais essayé de cuisiner quelque peu, mais la vaisselle s'était accumulée, tout était resté à moisir et puis un jour j'ai tout bazardé dehors avec les poubelles.

La sono laisse échapper le dernier râle de l'air de cul qu'elle crache depuis dix minutes.

Le Noir l'a rebelotée trois fois, je crois.

Le type à la gabardine crasseuse s'est foutu la main entre ses cuisses... Un long filet de salive a souillé le rebord de la table, ses lèvres ont tremblé, ses yeux se sont immobilisés comme deux boules de loto.

Il s'est déboutonné la braguette.

Je l'ai vu.

Il a écarté les pans de sa gabardine.

Il a sorti son zizi.

Il croyait que personne le voyait.

C'était rose sale.

Comme celui d'un vieux babouin à vilain cul.

Un doigt rose, impudique, soufriteux, hoqueteux...

Avec un liseré crème autour du gland.

Il s'est branlé.  
Doucelement, longuement.  
Il a juté.  
Il a émis un râle discret, mais prolongé, du fond de sa gorge.  
Quand la purée a giclé, ses cuisses ont tressauté.  
Il s'est refringué, il arrivait pas à se boutonner.  
Il a rajusté le col de sa chemise.  
Il a rabattu sur ses genoux les deux pans de sa gabardine.  
Il s'est levé, la table a grincé.  
La petite cuiller est tombée du rebord de la table.  
Il a secoué son froc plein de miettes.  
Ses articulations ont craqué.  
Il a traversé la salle, poussé la porte des chiottes.  
Il est resté dix minutes.  
Un grand bruit de chasse.  
Il est sorti, il a quitté le bistrot.  
Il ne s'est pas lavé les mains en sortant des chiottes.  
Moi non plus, après avoir fait des virgules sur le mur dans les vécés de mon hôtel.  
Grand hôtel moderne...  
De la fin du 19<sup>ème</sup> siècle, sans ascenseur, vécés à chaque étage, linoléum refait à neuf.  
Grand hôtel du merdier, oui...  
J'arrive pas à décoller de ma banquette.  
Je suis là, affalé, je me gratte la tête, puis le trou du cul à travers le pantalon.  
Moi aussi je banderais, presque...  
Mais pas à cause de l'air de cul.  
Je repense encore à la fille en imper, qui m'a tant plu, hier soir.  
J'aime ça, les filles bien habillées.  
Un samedi soir en mai dernier j'ai été invité dans un bal de jeunes mormons. Des jeunes très chic, des filles belles à en crever de régal, sapées comme ça se voit plus du tout par les temps qui courent.  
Ils savaient bien pourtant, que j'étais un voyou, un apache, un baroudeur de lieux louches, un anarchiste, que je mettais que des jeans déchirés, et que je me lavais pas tous les jours.  
Mais ils savaient aussi ce que j'avais dans les tripes. Ils m'auraient voulu chez eux.  
Ça a été toujours comme ça depuis que je suis gosse : les voyous du fond de la classe me voulaient avec eux, et les lèche cul du premier rang avec de beaux blazers croisés et des cartables en cuir me faisaient de l'œil...  
En fait je les emmerdais tous et quand j'avais envie d'être gentil je m'en foutais qu'ils soient apaches ou beaux astres.  
Pour aller au bal des jeunes mormons je m'étais tout de même un peu sapé.

Je puais pas la clope ni la sueur et j'avais pas de cernes sous les aisselles. A tout hasard, dans un petit sac de sport j'avais prévu un slip de rechange, un mouchoir et des chaussettes.

Je m'étais bien lavé les dents et j'avais mâché plusieurs dragées de chwing gum à la menthe.

Ah, putain, j'en revenais pas : trois filles en petites robes, mignonnes et fraîches comme des roses un matin de printemps, qui n'arrêtent pas de me faire de l'œil, mais d'une manière très délicate.

Dans un slow qui n'en finissait plus, la petite Charlette me collait à la taille, et très franchement je ne savais plus où me mettre...

Jusqu'au moment où je n'en pus plus.

Ce fut infiniment mieux que dans un lit ou dans un fossé.

D'un regard nonchalant, je happe la rue, au travers du panneau vitré du bar.

Une vieille dame avec un manteau de fourrure promène un petit chien blanc frisé.

Au bout d'une grande laisse.

Le petit chien a l'air fragile, maladif.

Il tremble.

L'énorme berger allemand de l'épicier raciste d'en face du bistrot se jette sur le caniche de la dame.

C'est un bâtard de berger, mâtiné de quelque corniaud de terrain vague.

Jaune, le poil en fil de fer barbelé, le museau tout noir et l'œil féroce.

Il se carre le petit caniche entre ses pattes de devant, lui renifle le trou du cul, le relâche, lui tourne autour, se rejette sur lui.

C'est une boucherie...

Il le déchiquette, lui ouvre le ventre, arrache le foie, écartèle les morceaux de chair entre ses mâchoires.

La dame s'évanouit, tombe sur le trottoir, l'épicier crie mais son racisme n'y est pour rien, qu'il dit.

La SPA, pour les toutous féroces, ça devrait pas exister.

J'ai réfléchi.

Je vais pas aller chercher mes vieux Charlie Hebdo de la fin des années 70 au marché aux Puces.

Charlie Hebdo, version 2004, c'est plus ça du tout... Je dirais pas que Charlie Hebdo s'est embourgeoisé, non, mais c'est pire : ça s'est intellectualisé avec des truculences et des bouffonneries formatées aux modes nouvelles, reconnues et même encensées par le système, schmuctées au grand jour par toute une smala de pseudo contestataires férus d'une putain de culture parallèle. Et la culture parallèle, c'est presque pire que la culture kitsch. Avant la toute première version de Charlie Hebdo, hyper décapante, sévissait sur le marché de l'expression post soixante huitarde, toutes les acidités d' Hara Kiri. Mais Hara Kiri ne fit pas long feu...

J'ai écrit à Charlie Hebdo. Il m'a jamais répondu. Il faut croire que ma

suggestion d'une journée internationale « tout le monde à poil » ne les a guère interpellé, les vaches ! Tout le monde à poil, un jour de fin juin par exemple pour l'hémisphère Nord et de début janvier pour l'hémisphère Sud... Tout le monde à poil, du Président de la République à monsieur pipi des toilettes de la Gare de l'Est en passant par les chefs d'entreprise, les hôtesses d'accueil de l'office du tourisme, les facteurs et les banquiers... Tout le monde à poil une journée entière, gros et petits, moches et pas moches ! Il faut bien ça pour remettre les pendules à l'heure, lisser les vanités et les différences...

Alors, Charlie Hebdo il peut bien aller se faire cuire un œuf et même la douzaine ! Il lira jamais du Pou...

Mais je vais quand même prendre le métro et peut-être le RER.

Je vais voir Jacqueline.

La copine que j'ai connu à l'UCPA dans les Alpes l'an dernier et qui a perdu ses deux guiboles dans un grave accident de téléphérique.

Elle a eu aussi la colonne vertébrale sectionnée en plusieurs endroits.

Elle est sur un fauteuil roulant.

Son visage est ravagé, elle a presque plus de nez, elle a un œil tout tordu, à moitié sorti, elle a le dos comme deux doubles pastèques siamoises.

Mais elle a un joli sourire et une belle écharpe.

Avant, elle avait jamais connu de mec.

Elle faisait des études.

Hacheucé, je crois bien...

Elle habite à Suresnes.

Elle a pas d'économies, elle a tout bouffé dans la rééduc qui est pas remboursée par la sécu.

Et puis, tout à coup, en pensant à elle, il me vient des idées...

Oui, j'ai vraiment envie de la voir.

Elle a été très chic avec moi avant l'accident.

Elle était la seule du groupe à ne pas m'incendier quand je chiais sur les valeurs sacrées et quand j'éruçais ma prose de merde avec plein de mots crevards en dérapant comme un petit toutou cagneux sur les pistes balisées.

Elle était tendre, discrète, pleine d'attentions et je suis sorti trois après midi avec elle.

Les autres filles du groupe, je les regardais pas.

J'aimais son visage.

Elle était pourtant pas très belle.

Merde, elle va passer toute sa vie comme ça, toute déformée, sur un fauteuil roulant.

Son minou va flétrir, se racornir, elle se réglera jamais avec un beau mec.

Je vais me faire très beau très chic.

Je vais me laver.

Il y a des douches publiques à la Gare de Lyon. Je donnerai un gros pourboire à madame pipi.

J'irai chez le coiffeur, une belle coupe, très classe avec bien la raie sur le côté et la petite mèche en haut du front, inclinée juste ce qui faut.

Je vais me saper.

Elle adore les iris.

Jamais je ne me regarde dans une glace.

Je sais pas si je vais oser me sourire.

Ce régal fou.

Elle attend que ça.

Elle l'a jamais fait.

Je vais lui faire un chic après midi.

Je vais bientôt décoller.

Dans le bistrot, c'est tout poisseux de fumée humide, il y a des mouches partout.

Un gosse crasseux en attrape une et lui coupe les ailes.

La mouche joue à la fourmi.

A tout hasard, je me dirige vers le comptoir.

Y' a des œufs durs rangés par six, chacun dans une alvéole.

J'en soulève un, celui que j'avais marqué d'une croix en dessous, voici dix jours.

La croix y est toujours.

Une tarée, la cinquantaine bien tassée, habillée en pute de luxe, le visage tout peinturluré, les cheveux cendre et feu, prend place entre deux costauds en bleu de chauffe.

C'est une habituée.

Elle vient toujours à la même heure et éructe des bouts de chapitre de sa vie, une vie d'actrice ratée.

Aujourd'hui, elle a pas d'eau.

Elle a pas pu se laver.

Elle raconte sa bataille avec les robinets, le petit filet ridicule qui lui a à peine mouillé les doigts.

Elle a pris un taxi pour venir au bistrot.

Elle fume de longues clopes toutes fines.

Et c'est le Grand Jeu.

Une diatribe incendiaire, un fleuve d'imprécations.

Tout le monde y passe, les politiques, les pédés, les jeunes, les vieux qui étalent leurs maladies, la Sécu, la TVA, les intellectuels, la grève des poubelles, les arabes, les chômeurs qui vont au restaurant du cœur en Mercedes...

Elle se fait quatre jus coup sur coup, et trois petits verres de schnaps.

Cette fois, j'en ai vraiment marre.

Je me barre.

Il est bientôt midi, d'ailleurs.

Y' a un p'tit rayon de soleil.



A la gare de Lyon, je suis descendu dans les sanitaires.  
Un vrai palace.  
Douches, cabines de bain, bols à moineau à perte de vue, cabinets avec porte renforcée...  
Une immense boutique de produits de toilette, des « madame pipi » hyper sympas, un beau Noir en uniforme maison, aucun graffiti sur les murs, une odeur de savon frais et de lavande...  
Pipi, 30 centimes d'euro.  
Caca, 1 euro.  
Un grand bain ( mais 20 minutes seulement), 3 euro.  
Une douche, 2 euro.  
Ils te fournissent le gant, la serviette, la savonnette, tout ce dont tu as besoin...  
Si t'arrives les doigts dans le nez, t'y laisses la peau de tes fesses : au moins 10 euro, avec caca compris, ou pipi...  
Putain, comment ils font les SDF et les clodos, pour chier, se laver, à ce prix là ?  
Y a même un coiffeur 24 heures sur 24 sans rendez vous, un fast food et des marchands de fleurs...  
J'arrive vraiment les doigts dans le nez.  
J'ai que dalle.  
Et en plus il faut que j'achète des fringues.  
La paye a été virée.  
Je fais un boulot de trouduc mais je suis bien payé.  
Des tas de chomdus se battraient pour l'avoir, ce boulot de trouduc sur lequel je chie.  
Y a des cadres, des chefs, des pros, qui font quatre heures par jour en métro et RER, bossent dans des bureaux de la Défense ou à la tour Montparnasse du matin jusqu'au soir très tard, qui ont fait de longues études et gagnent encore moins que moi...  
Je squatte dans le système sans la moindre ambition, je crache sur le beurre d'escargot et je prends les gosses de riche pour des bostriches, alors que des millions de gens ont fait de ce système leur patrie.  
Une patrie bardée de militaires, constellée de clochers et polluée de cultes...  
La patrie, Dieu, la télé, Star Académy, le foot et la carte Conforama...  
L'Afrique et le « tiers monde » pillés de fond en comble, les filles laides et seules ; la cuisse de poulet, le ballon de rouge et des bonnes femmes à poil avec des plumes aux fesses le soir de la St Sylvestre à la télé pour les paumés, les vieux tout seul et les célibataires dans mon genre qui se lavent pas quand il fait trop froid.  
Non, la nuit de la St Sylvestre, je la passe dans la rue, au milieu des pétards et des concerts de klaxon.  
Les confettis neigent et les solitudes rêvent aussi haut que le Kilimandjaro.  
Ouais, je vais bien y laisser un sacré paquet de fric dans cette dérive

qui dérive d'une idée chic.

Avant de passer sous la douche, j'achète dans la galerie marchande du linge, un pantalon clair avec de grandes poches latérales à rabat, un tee short rouge assez ample et une petite veste sans manches.

J'ai eu droit à une grande œillade, à un sourire hyper angélique de la jolie mademoiselle pipi en blouse blanche cintrée.

J'ai eu la main lourde : 10 euro de pourliche.

Je suis beau comme un tracteur de foire de printemps et j'ose pas me regarder dans une glace.

Si je me rencontrais, je crois que je deviendrais homosexuel.

Je prends place dans le salon d'attente d'un coiffeur visagiste.

Je suis entrepris par une charmante demoiselle très bien habillée.

Du maquis de ma barbe, il ne reste plus qu'un discret collier bien taillé.

Y a un cochonnet rigolo sur l'étagère en face de moi.

La tondeuse bourdonne comme une mouche sympathique, les doigts de la fille effleurent mes lèvres.

C'est l'instant de vérité : le miroir derrière la nuque.

Ça me fait un drôle de frisson.

Je suis tout ému.

Une solitude tendue dans une bulle de féminité blessée semble se jeter sur ma nuque, j'accueille cette solitude et elle fond doucement sur cette ligne de cheveux où le coiffeur s'est arrêté.

N'est-ce point cela, aimer ? Faire du bien, un bien fou, interdit, banni par ce culte des apparences qui exile les désirs inassouvis des gueules cassées si loin des jardins enchantés du monde ?

J'ai mis une pièce de 2 euro dans le cochonnet.

Ça m'a rappelé le jeune mec rigolo du stage informatique l'an dernier et l'anecdote du cochonnet.

Il s'appelait Pascal, notre formateur.

On était 11.

Juste ce qu'il faut pour que ce soit hyper convivial.

Y'avait trois nanas très chouette.

Il a dit, le Pascal :

« Celui qui fait une connerie, il met 1 euro dans le cochonnet, comme ça, à la fin du stage, on se paie un gueuleton ».

Manque de pot, six mois après, le Pascal, il a pété les plombs comme animateur de vente à Crudumututu. Les banquiers, c'est pas des enfants de cœur, il faut du résultat, des Eurokaëffes.

Entre les Cé Té Woués, les iXe O doublevé et les Cé Té Dés des familles de clients, les portefeuilles financiers à attribuer aux 15 conseillers financiers qu'il devait manager, le petit nouveau à la traîne qu'il faut pousser au phoning, les vieux de 10 piges de boîte qu'il faut recycler, les ventes accompagnées et les réunionnites bilan chez le grand boss, il s'y retrouvait plus, le Pascal.

Résultat, il a cassé le cochonnet sur le crâne du boss. Il a voulu se jeter

par la fenêtre, il a arraché toutes les affiches des nouveaux produits.  
Un mois dans une maison de dingues, une flopée de neuroleptiques et deux mois de convalo.

Chaque fois que je vais chez le coiffeur et que trône le cochonnet à côté de la caisse, je pense à Pascal.

Et j'adore les centres de formation informatique et internet où y'a presque toujours de jolies demoiselles qui vous accueillent avec un gentil sourire.

Et voilà : le beau tracteur de foire de printemps flambant neuf va descendre dans le métro parisien.

J'ai pas osé me regarder dans une glace... Avec toutes les vitrines qu'il y a partout !

A peine un léger effleurement de doigts sur mes cheveux...

Place d'Italie

C'est la nuit dans le jour.

Dans l'anesthésie d'une journée de boulot de trouduc dans un bureau à la con ou dans la féerie pompe à fric de tous ces espaces aménagés entre les tunnels, qu'y a-t-il de plus banal qu'une station de métro ?

Pour aller à Suresnes, je sais pas par où il faut passer.

Je suis parti au pif.

Oui, par la Défense, ça doit être ça...

Y'a des tags partout, même sur le plan de la ligne.

Le métro, c'est un monde fascinant.

J'y passerais des heures.

Tous ces visages...

Dès fois, ça me fait dans les oreilles comme le roulement des vagues de l'océan.

Et les visages se jettent sur moi, je deviens une plage de sable fin.

Les visages sont des vagues.

Mes rêves y surfent dessus, la planche se retourne, un œil me déchire un tendon.

Je plonge dans l'écume rugissante entre des regard-flots et des glissades de sourires.

Les confidences ne sont pas des mots mais je les écoute.

Parisiens tous azimuts, SDF endormis assis parce qu'on a supprimé les bancs, touristes, amoureux, employés, ouvriers, courtiers, c'est le grand brassage des solitudes, des ambitions, des rêves et des désolations.

A cette heure ci, dans les alentours de midi, c'est pas la grande presse.

Mais y'a du visage.

Du visage chic à s'en régaler jusque dans le fond de l'âme.

Je leur balance mon visage, à tous ces visages.

Le mot visage c'est mon mot préféré de la langue Française.

Dans aucune autre langue du monde que le Français, ça fait autant de bien dans les tripes.

Visage.

Un jour, je taguerai visage dans toutes les langues et tous les patois du monde.

En une fresque géante.

Je boude les culs, par contre.

Tous les culs se ressemblent.

Un cul n'a pas d'âme.

On est tout seul au monde à avoir le visage qu'on a.

Je regarde les filles que personne regarde.

Celles du genre instit à grandes lunettes plate comme une sole.

Ou Grosse dondon à économies et voiture payée au comptant  
trousseau tout prêt qui fait tapisserie dans les bals mormons et qu'on  
fait danser que par politesse.

A chaque fois, je tape dans le mille.

Ça leur fait un bien fou, mon visage, mon sourire, mon regard.

Y'en a, là, pas très loin de moi, assises, bien sanglées dans leurs  
trench-coats ou leurs anoraks, visages anguleux, le sac à main serré  
sur les genoux, des filiformes, des timides, des qu'aucun mec ne  
zieute, avec lesquelles j'entreprends comme une conversation  
interstellaire.

On se rencontrera jamais.

On n'est que de toutes petites bulles dans le cosmos du métro.

Y'en a d'autres, des plantureuses, des belles à crever, bien sapées,  
hyper typées, des filles à mecs quoi !

Avec celles là, ça marche pas, la conversation interstellaire...

Mais elles font, comme l'institut à grandes lunettes ou la grosse Marie  
Claude du bal mormon, ce petit geste de la main, pour repousser une  
mèche de cheveux, ce mouvement de tête sur le côté, ou elles se  
passent les doigts entre les lèvres et le nez...

Trois fois j'ai changé de ligne de métro, et autant de fois elles font  
toutes le même geste.

Elles m'ont toutes regardé.

Les unes discrètement entre deux légers balancements de tête, les  
autres plus franchement, avec des yeux de lumière noire.

C'est toujours le même topo.

Le culte des apparences.

Omnipotent.

Outrecuidant.

Je m'excuse, mais là, dans cette rame de métro en plein après midi  
nocturne, je fais de mon visage un cadeau du ciel pour les yeux des  
filles que personne ne regarde.

Elles n'ont pas le culte des apparences, les filles qui font tapisserie.

Elles n'ont que l'émerveillement.

J'ai que 25 ans.

Je crois qu'à 80 balais, en fauteuil roulant ou même paralysé sur un  
pieu à caca, t'as autant droit au Radada que si tu pètes le feu beau  
comme un Dieu.

Mon père qui a fait Mai 68, il disait que c'était pas vrai qu'après les barricades et les accords de Grenelle on baisait à couilles rabattues.

Ça, c'est de la légende.

C'était pas tout à fait comme on le dit, avec les filles.

De toute façon, si t'étais pas un mec posé, avec une petite bagnole, ne fût-ce qu'une deux chevaux ou une vieille dauphine pourrie, si t'avais pas vu le Docteur Jivago, si ton idéal c'était pas un boulot de cadre, une belle maison un grand chien et 2 ou 3 moutards, t'étais refait, mon pote.

Et mon père, il disait aussi qu'il avait tiré la langue, que les filles de son temps elles étaient chiantes et coincées.

Mon père, il n'avait qu'un vélo.

Moi aussi j'ai qu'un vélo.

Et avec un vélo, rien qu'un vélo, que ce fut après Mai 68 ou que ce soit aujourd'hui en 2004, c'est pas très confortable pour draguer les filles.

Mais dans le métro, ça se voit pas que t'as qu'un vélo.

Surtout si tu sors de chez le coiffeur, que t'as de belles fringues et que t'as pas les yeux dans les godaces.

Y'en a une là, tout près de moi, elle arrête pas de se bouffer les ongles.

Elle a un visage typé. Habillée d'un manteau léger à très grand col, ouvert sur une robe noire à volants, elle me plait.

Il y a quelque chose de maladif dans son regard.

Un regard inquiet, un regard qui souffre, un regard nerveux.

Une fille chic qui a l'air d'avoir passé la nuit dehors.

Jamais je n'ai encore vu une fille se ronger les ongles de cette façon.

Elle se bouffe les ongles, les doigts même, avec autant de rage que d'élégance.

Je devais changer à la gare d'Austerlitz.

On est debout, tous les deux, l'un en face de l'autre.

L'une de ses mains, celle dont elle cesse de triturer le bout des doigts, serre la barre d'appui.

Ma main gauche glisse sur la barre.

Léger effleurement de doigts.

Nos regards se croisent.

Son sourire est crispé.

Ses yeux noirs.

Son visage soudain délivré dans la lumière vive de cette nuit d'après midi.

Je sens ces épluchures d'elle, comme éclaboussées de ses doigts meurtris, cette intimité à nulle autre pareille et dont je perçois les tranes, qui emplissent cet espace de silence entre nous.

Quel moment !

Quelle piqûre d'héroïne !

Gare d'Austerlitz.

Je ne descend pas.

Je suis cette fille, jusqu'où ? Je ne sais pas.  
Trois musiciens de tunnels de métro s'installent au milieu de la rame.  
Saxo, trompette et guitare.  
Ils improvisent.  
Un air de jazz, un vrai régal.  
Ça décoiffe.  
Au Châtelet, changement de décor... Enfin presque !  
Les pubs sont les mêmes partout.  
Dans la foule qui se sépare en plusieurs branches je perds ma piquête  
d'héroïne en robe à volants.  
Mais je la retrouve dans une rame de RER en direction de la Défense.  
Assise en face de moi, ravageant de ses dents blanches le bout de ses  
doigts, avec son regard crasse jeté sur moi tout entier, je la dévore, je  
l'extrace, je la rêve les volets clos dans une chambre d'hôtel anonyme,  
offerte toute habillée et tendue d'un silence qui hurle de joie...  
Auber.  
C'est fini.  
Nous ne nous reverrons plus jamais.  
Elle disparaît dans ces artères noires de globules en blousons ou  
anoraks.  
De fée aux doigts de lépreux, elle se fait globule en manteau bleu  
aspiré vers ce cœur de la ville dont les oreillettes et les ventricules ne  
cessent de se diviser en segments d'existence.  
Je ne la retrouverai jamais, dans aucun segment d'existence.  
Elle a disparu parce que j'ai cessé de la suivre.  
J'ai pas de carnet pour noter.  
Je n'ai que le souvenir.  
Ça fait du bien, de tout son visage et de tout son regard, de balancer  
son écriture sans papier et sans crayon, comme ça, en toute  
spontanéité, du fond de ses tripes, à une fille qui te plaît... ou un  
regard jeté sur toi.  
De se poser ainsi, tel un nuage transparent, sur un petit bout de ciel  
bleu, d'extracer ce regard de l'autre, inconnu mais devenu si proche...  
L'écriture est avant tout un espace de liberté.  
Et dans cet espace là, plus besoin de crayon, ni même de mots.  
C'est le souvenir qui va faire pousser les mots.  
Dans l'instant, cet instant de l'autre que tu vis et que tu traverses, les  
mots ne viennent pas.  
Ils ne sont pas encore nés.  
Mais ils existent.  
Je les touche de cette écriture de moi qui n'est pas encore née, ces  
visages de filles, de femmes, d'enfants et toutes ces silhouettes  
perçues, croisés dans la brume, la nuit, le hall d'une gare ou dans la  
lumière dorée d'une fin d'après midi...  
Le stylo n'a plus d'encre.  
Le papier reste papier sans rien dessus.

Il pleut.  
Mon écriture pleut sur les visages.  
Les visages se laissent doucement mouiller.  
J'en tremble comme l'oiseau vautré dans le creux d'une main de jeune fille.  
Dans l'espace de liberté qu'est devenu mon écriture, je m'octroie toutes les révoltes, y compris cette révolte contre mon propre système de pensée.  
L'espace de liberté est à ce prix, oui !  
Mais les régals fous n'ont pas de prix... Ni de censeurs.  
Je bande à la hauteur des étoiles.  
Je veux que Jacqueline, sur son fauteuil roulant, à Suresnes, bande à la hauteur des étoiles, le plus chic après midi de sa vie.  
Son visage, même ravagé, mérite ce régali fou.  
Cette écriture de moi dont les doigts et les lèvres, la salive et le regard vont se poser, trembler sur sa nuque, descendre jusqu'à sa déchirure meurtrie de solitude.

C'est le souvenir qui fait pousser les mots.  
Trois jours après ce chic après midi à Jacqueline, dans ma sordide piaule du « Grand Hôtel Moderne », mes fringues sur des cintres ont encore les traces de ses régals.  
Elle m'a extracé de la tête aux pieds.  
Je ne me suis pas lavé.  
Depuis trois jours, il pleut.  
Mon écriture pleut.  
Je sens encore toutes ses mouillures et toutes ses giclures sur mon visage.  
C'est de nouveau la fange et la crasse.  
La décomposition de boyaux.  
Les araignées entre les orteils.  
Le tire jus qui tient comme une feuille de zinc froissée.  
Mais j'ai été chic.  
Je m'en mordrais le nœud si le pouvais.  
Elle m'a pissé les humeurs de sa déchirure sur ma nuque.  
Ses doigts ont vibré sur mes cheveux.  
Elle a hurlé son ivresse totale et dévoré mon visage.  
Auréolé de la trace de ses humeurs, le col de ma veste !  
Coulées sur le rabat de ma poche de pantalon, les giclures de ses lèvres bleuies !  
Décrassée de fond en comble, Jacqueline, sur son fauteuil roulant.  
Elle se tortillait comme un ver vrillé de plaisir dans la pulpe d'un jeune fruit frais.  
Et le jeune fruit que j'étais entrouvrait des lèvres douces comme une nuit tiède de printemps Africain  
L'instant vécu ne s'écrit pas : il n'a pas les mots.

Pas encore.

Lorsque Jacqueline a ouvert sa porte, son sourire a explosé dans la naissance de cette écriture de moi qui déjà vitrifiât sa solitude, coulait tout doucement de mon ciel, s'habillait pour elle de mon visage, de mon regard et de tout ce que j'allais lui donner.

Je n'ai rien dit.

Elle non plus.

Elle savait ce que je venais lui faire.

Elle s'y est jetée.

Ça n'existe pas, les rêves interdits.

Les taches et les coulures que l'opulente dame au rouge à lèvres pétant du pressing qualifie de suspectes sont dessinées par ces rêves qui se réalisent, expriment sur les vêtements ou les draps des émotions si profondes et si souveraines que nulle écharpe tricolore ou épiscopale ne saurait assigner à étranglement.

Ces rêves là, rien ne les étrangle, ni Dieu, ni catéchisme.

Je lui ai dit que je reviendrai.

Avec mes copains Zébu et Krem, on s'est défoncés sur les trois gonzesses comme on se serait défoncés seul sur un sommier avec une bandaison de barre à mine et des couilles pleines de 15 jours.

C'était de la baise hard, sans romantisme, y'avait que trois trous, trois barre à mine, des odeurs de fromage pourri et de la bidoche tendre et ferme zébrée de nos labours.

Le soc de nos charrues traçait dans leur peau des sillons herculéens.

On les reverra peut être jamais, ces gonzesses. On s'en fera d'autres dans la même crasse d'un coin de cube à habiter, on fumera des pétards, on se shootera à mort, on fera un peu de philosophie et on éructera sur le Système, on fera un concours de fléchettes sur un poster géant du baron Seillère et ça changera pas le monde.

Notre copain le bicot, il nous servira son couscous rue Villot.

On invitera des vieilles, les plus crasses et les plus paumées du quartier, et même si les tissus de leur croupion ne bleussent pas, on se fera tous ensemble une kermesse de clodos.

Le bicot n'a pas de perroquet... C'est dommage !

C'est vraiment notre copain, le bicot !

Il se formalise pas, coran ou pas il s'en fout.

Il regarde pas si t'es roumi ou juif, pédé ou gouine, si t'as une grosse mercédez ou une caisse pourrie.

Le racisme, il sait pas ce que c'est.

Y'a même des mecs de Mégret qui sont venus bouffer chez lui.

Tout simplement parce que c'est lui qui fait les meilleures merguez, qu'il sert de l'anisette, qu'il te met sur la table un petit Koudia de son pays à nul autre pareil, et qu'en fait, ces mecs là qui ont voté Mégret, en 1961 ils faisaient la fête ensemble à Béni Méred les dimanches ensoleillés de janvier de la Mitidja... Chez Rachid.

Le bicot n'est pas le bicot...



Mais tous les médef du monde sont des gardiens de prison.  
Tous les monsieur Lorgueil, les madame Lahaine et les mondemoiseau  
Lintello nous emmerdent, avec leurs plumes au cul, leur robe de sang  
et leurs fientes de mots.  
Vive nous, Zébu, Krem, Pou et le bicot... Et les filles laides !  
A bas nos propres barrières !  
A bas ces p'tits tabous encore enfouis en nous !  
A bas ce derrière quoi on se cache pour faire croire que...  
Le Beau, le Vrai, le Bien, la Pureté, la blancheur immaculée...  
Ou le laid, le sordide, le pourri...  
Les bons d'un côté, les méchants de l'autre...  
L'énorme four dentu de « tous les coups sont permis » qui avale  
Tricatel...  
Tous les sommets du monde, sur le CO2, la faim, tous les G8 et les  
« autres mondes possible »...  
Tout ça c'est du pipo.  
Et c'est ce qu'on va écrire tous les trois, à notre façon.  
On va se mélanger nos écritures.

ooooo

### **3/ L'œuvre commune...**

La plupart des gens qui écrivent, pour ne pas dire tous,  
n'écrivent jamais d'œuvre commune.  
Les écrivains écrivent sous leur nom, sous un pseudo, ou parfois  
recourent au service d'un nègre littéraire.  
Soit dit en passant, quel affreux métier que celui de nègre littéraire !  
Etre le vrai créateur, et être signé par un autre !  
Même si cet autre a quelque peu « suggéré » le scénario, donné  
quelques détails sur sa vie privée, il n'en demeure pas moins que la  
« veine » est bien du nègre...  
Les écrivains ne font jamais d'œuvre commune parce que cela ne se  
fait encore pas.  
C'est pas « entré dans les mœurs ».  
Ça foutrait tout le système par terre.  
Voyons, il faut un nom, une référence, une notoriété, une aura...  
Et des prix !  
Des salons, des académies, un petit passage à la télé si possible vers la  
fin du journal télévisé juste avant le défilé de mode ou l'allocution du

président de la république...

Il faut aussi du tirage.

Toucher, séduire, amuser de nombreux lecteurs.

Mais à force de faire du tirage, il n'y a plus de tirage.

Ça enfume de partout.

Les conduits sont bouchés.

On ne peut plus respirer tant ça schmucte intello dans les chaumières.

C'est que les fientes des mots et les tendances se vendent sur les étals d'un marché de culture kitsch.

Les auras rétrécissent parce qu'elles évoluent dans un espace multimédia où les adorateurs deviennent des consommateurs.

Il faut percuter, inventer des mots... On dit « faire des néologismes ».

Il faut être différent.

Casser le vase sacré.

Mais le casser, ce vase, avec toute la frime des formules d'une certaine presse qui s'attache une clientèle de branchés peu ou prou friqués...

Une presse qui, du temps de l'UDR et des premiers chocs pétroliers, avec la soit disante baise à couilles rabattues post soixante huitarde, éructait sur les bourgeois, le système, les curés et la société de consommation.

Nous, on a connu ensemble, dans quelques mémorables virées en vélo, en stop, en auberges de jeunesse, petits boulots par ci par là, des bourgeois bien friqués pétant de santé avec belle maison, résidence secondaire, des bourgeois avec une expérience de la vie à chier de platitude, qui très précisément ont été avec nous d'une gentillesse extraordinaire, nous ont hébergé, ne nous ont pas emmerdé avec ce qu'ils avaient réalisé dans leur vie, leurs études, leurs relations et tout le tintouin.

Oui, il faut le savoir : y'en a des comme ça, et plus qu'on croit !

Si l'habit ne fait pas le moine comme on dit, l'expérience traversée ne fait pas non plus le personnage.

Y' a des pauvres, des ratés, des « plein de chagrins », de grands aventuriers des mers, des airs ou des déserts, des « qui ont traversé une expérience hors du commun », qui auraient souhaité nous voir crever sur le bord de la route.

On ne voit pas toujours où sont les apaches ou les beaux gosses.

Le bicot n'est pas le bicot.

Le fric ne pourrit pas systématiquement.

La souffrance et la dureté de l'école n'engendrent pas forcément la bonté ou l'intelligence du cœur.

Les écrivains ne font jamais d'œuvre commune parce qu'être trois ou quatre ou plus sur une même œuvre n'élève dans le sens du monde aucun des trois ou quatre.

Un écrivain c'est pas comme un musicien : il peut être d'une école mais jamais d'un orchestre.

Nous, on va faire un orchestre.

Une phrase de Pou, un paragraphe de Zébu, une batterie de mots de Krem...

Qui a écrit quoi ?

Ça n'a pas d'importance.

C'est la liberté que nous avons partagé ensemble qui a de l'importance... Même si cette liberté n'a pas de sens de la façon dont elle est écrite.

Les autres, les branchés, les adulés, les pontes à Goncourt, ou tout simplement les trou du cul primés du concours régional, ils ont trouvé le truc :

Il faut émouvoir.

Si possible dans une langue riche, sculptée, ciselée, cristalline, incisive... Qui s'assoit parfois sur la grammaire et l'orthographe mais ça c'est pas le plus grave...

Emouvoir à faire pleurer les petites filles romantiques qui se plantent une carotte dans le croupion en s'imaginant la tête sur l'épaule de quelque Scipion défiant les dieux sacrés d'un nouvel empire du 3<sup>ème</sup> millénaire...

Emouvoir à bousculer les concepts figés de plusieurs générations irréconciliables.

Les unes nostalgiques à chier d'un passé qui ne reviendra jamais, les autres orientés vers un futur qu'ils ne bâtissent qu'avec des promesses...

Nous innovons, nous les tagueurs de cubes à habiter, les baiseurs, les parias, les bulles de solitude...

Avec cette œuvre commune.

Nos écritures s'étreignent et s'éclatent dans une formation orchestrale.

On jette dans la rue, ou par les yeux ouverts sans volets, aux Dupin Dupine, aux accros de télé réalité, aux lecteurs du monde des livres, au catéchisme de Charlie Hebdo, à la prose des intellos de gauche, aux économistes libéraux, à toutes les chorales des « bien pensants »...

Cette musique des mots aux voix et aux tonalités multiples pour faire la fête ensemble.

On chie sur le système mais ça veut pas dire qu'on va casser vos bagnoles ni vous empêcher de dormir la nuit.

On chie aussi sur notre propre système.

On conteste le monde en nous.

Parce que ce monde là ne vaut pas mieux que le vôtre.

La vraie liberté est à ce prix.

Au prix d'une contestation du dehors et du dedans.

A la poubelle, les auras et les salons, la reconnaissance médiatisée, les prix et les décorations...

Et tous ces regards bénis que les minettes extraient en se sentant sur leurs doigts les humeurs de leur croupion...

Pardon pour le néologisme.

Les Surréalistes n'ont rien inventé.

La réalité était déjà surréaliste.

Des générations d'artistes, pour la plupart des peintres, à la fin du 19<sup>ème</sup> siècle puis dans les années 30 du siècle passé, ont rompu avec la tradition classique, se sont aventurés dans des mondes étranges, atypiques, déroutants.

Symbolisme, Dadaïsme, Surréalisme...

Ecrivains et poètes ont suivi dans ces mouvements et ces évolutions.

Pas tous.

On n'a pas trop « pignon sur rue » dans ces voies là.

De l'image et de la composition surgissent des interrogations, une représentation différente du monde.

Nous nous sommes demandé si ce que Dali ou Magritte par exemple avaient réalisé dans le domaine de la peinture, ne pouvait pas être tenté ou approché en littérature...

Et quels en seraient alors les effets ?

La vanité d'une telle entreprise ne nous pose aucun problème.

On s'en fout de la vanité.

On veut surfer dans un espace de liberté.

Tant pis si ça fait mal, si c'est pas beau, si on n'y comprend rien.

Nous ne croyons pas vraiment au pouvoir des mots.

Alors, avec les mots, on veut faire ce qu'on veut.

La bulle est translucide.

Mais de voile en voile, d'ondulations en ondulations, d'une transparence à l'autre, de plus en plus haut, de plus en plus loin, c'est toujours la même bulle de roche liquide.

Tu veux traverser la paroi : elle est invisible mais dure comme du silex.

La bulle est un puzzle de déserts avec ou sans oasis.

Il y a des déserts mouillés.

Des déserts souillés.

Des déserts où la solitude brûle sous le regard d'un petit lézard des sables.

Nous avons choisi l'exil plutôt que ces déserts déguisés du monde de la culture kitsch où des comédiens jouent des pièces formatées, amusent les dromadaires à deux pattes dans des oasis en béton.

Magritte et Dali étaient des gens qui savaient dessiner.

L'étrangeté de leurs compositions, la diversité et la richesse de leurs images, nous ont confondu d'admiration et d'humilité.

On n'a pas voulu les imiter en faisant de l'écriture à la place du dessin.

Mais on rêvait d'un espace de liberté.

L'écriture peut en être un.

Puisque l'écriture n'est que de l'écriture.

Dans le vrai, tu peux jamais faire bouffer des roses par des dromadaires.

En dessin ou en écriture, tu peux.

Zébu :

« Moi, je fais du contesto, je chie sur les Valeurs Sacrées ».

Krem :

« Moi, je parle de moi, je fais dans le fond de mes tripes ».

Pou :

« Et moi je fais du cul vache ».

Mais tous ensemble, on fait du hard.

En avant la musique !

... Le petit oiseau fait caca dans sa culotte.

Il a zieuté le beau zob du père Lachaise de la Mouise dans le bol à moineaux de l'entrée du cimetière des toutous.

Dans les blés concassés où les allumeuses de réverbères donnaient du fil à retordre à de vieux pigeons chamarrés, le pourfendeur de Ségolène Royal en l'occurrence François Hollande se fendit en moins de deux d'une assiette creuse remplie à ras bord de coccyx de caméléons...

Assiette fendue qu'il suspendit au premier barreau d'échelle, juché en équilibre instable sur la pièce montée d'un mariage raté.

Mais quel mariage ?

On ne l'a jamais su.

Trois poissons rouges éméchés, en vedette au hit parade des pochettes zébrées de raffarinades de trois costumes trois pièces d'Alien Juppé, pointaient le cône éteincelant de leurs globules oculaires dans la trace d'un joli visage.

Un visage de jeune chèvre sauvageonne aux subtiles phéromones qui, drapée dans sa robe vaporeuse de bohémienne, écourtait, aérienne, le trajet futile et inutile entre le marchand de frites du bout de la place des Quiconques et l'Office de tourisme galérien de la rue de Cayenne dans sa tête, rue contiguë à celle des exhalaisons de roulettes ambulantes à couscous...

Un caniche improvisé, évadé du festival de Cannes, avec son ruban de feu en collier, de ses petits yeux ravis, se fit de la trace de ce joli visage, une écumoire de trous de lumière dont les petits anus ronds et ciselés, tels des robinets sans becs, éclaboussaient des émotions incommuniquées aux dromadaires à deux pattes.

Le petit caniche, régalé dans le fond de son âme à en crever la gueule ouverte au nez et à la barbe du journal Libération, fusa jusqu'à la gare Saint Lazare et pour finir se lova dans l'alvéole d'une toilette bouchée d'un TGV à destination de Vladivostok.

Bachibouzouk le manchot a chié dans les pissotières.

Il n'a pas remarqué Marie Céline chiquement ceinturée dans son imper vert à deux pas sur le trottoir d'en face.

C'est dommage.

Parce que s'il avait su, il aurait pissé au lieu de chier.

Pissé longuement.

Bandé en pissant.

A la fin du pipi, il aurait balancé la purée et bouché le gicleur.  
Le petit oiseau reboutonne sa braguette de trois coups de patte droite  
et le vieux monsieur au regard de biche lubrique à califourchon sur  
une bitte d'arrimage rouillée lorgne la fillette aux yeux bleus.  
Une grosse patate apeurée plisse sa peau de poulet trop cuit dans le  
sens du poil bouclé à la vue du jeune et beau banquier en costume  
cravate.  
Salaud !  
Qui a pissé dans le sommier ?  
Qui a bandé dans les replis de cette délicate flamme de soie ?  
Qui a crevé le petit sac de billes renversé du rutilant baudet apprivoisé  
qui faisait suer les perroquets huppés ?  
Caca pot.  
Glace à la fraise dégoulinante.  
La merde blanche s'effiloche et enturbane l'extrémité acérée du  
bistouri pourri.  
Dans les effilochements surannés de la nappe de fioul à la vanille, la  
sardine à l'huile frétille, souffreteuse et souveraine, secouait les  
banderilles assassines piquées sous ses aisselles et avalait des  
airelles...  
On débarque dans le hall du Grand Hôtel du Merdier, y'a un steak de  
mammoth bouilli dont les horizons incertains et ficeleux lèchent les  
rives béates du bénitier d'honneur.  
Le petit portier marron en jaquette tigrée et pompes à fraises dodeline  
du cyclotron, hérisse ses moustaches carrées, dégrafe la braguette d'  
acné qui lui saucissonne les épaules, puis s'époumone en borborygmes  
aux relents de lait de truie...  
Du cuit, du salé, de l' épicé, du ranci, du juteux, de la soupe aux  
tiges...  
On en a les foies qui s'tortillent.  
Le minou de la vieille pocharde du bistrot de Reuilly se ratatine sur la  
croûte du vieux fromage des quat'zétés.  
La moustiquaire à rallonge joue à la tour des pendus quand les poulets  
et les sangliers de la Vie Claire font du ski de fond sur les coquilles  
vides d'escargots et dérapent sur des chemins de beurre rance.  
Eh, bordel, où t'as planqué la carcasse de crapaud et la lame de rasoir  
rouillée ?  
Et le couscoussier de l' arrière grand'mère du vicaire ?  
Et la petite cuillère en bois du lointain ancêtre celte de monsieur le  
maire du Kremlin Bicêtre ?  
Dans quel urinoir as-tu dégainé les petits anchois durcis et piquants  
comme des bouts de serpes de druides ?  
Le baudet récalcitrant de madame Daubemoissa a juté sur le chemisier  
bleu ciel de Finette.  
Les glaouis d'Hamed se sont prononcés contre la sècheresse au  
Vénézuéla et la peine de mort sur le continent Antarctique.

Mais les pétards sacrés du Vatican et de la grande mosquée de Paris se sont fait niquer leurs mèches pointues sous une pluie d'orage mauve venue des confins de la galaxie d'Andromède.

Cassiopée a même expédié dans la Voie Lactée de quoi péter sur le parvis de toutes les églises de la Terre.

Les Planètes Non Autorisées ont pondu un décret pour encenser les mignonnettes à amorces généralement utilisées lors du nouvel an mais interdites dans toute la Confédération des Planètes Désunies.

Pipi, caca, bobo, bandi banda, il faut assassiner Bambi et ses fœtus de bambinettes, pourfendre les petits pois escagassés gonflés à la gazoline.

Maintenant, guignols et consorts, nous savons comment le monde fonctionne :

En fait, il n'y a rien de vraiment nouveau sous le soleil de Satan... Et du Bon Dieu pour les toutous de riche...

D'un côté les truands, les maffieux, les financiers, les multinationales, les politiques véreux, tous les gros crétins de l'économie libérale avancée et leurs complices, et d'une manière générale les gros prédateurs inidentifiables qui brassent des capitaux colossaux, sont protégés et blanchis par l'imbroglio des lois et des procédures, magouillent dans les dénominations et délocalisations de boîtes en se restructurant et se diversifiant en filiales, sous filiales et autres entités bizzaroïdes...

Ce sont ces gens là et dans une large mesure leurs complices et leurs vigiles qui, à eux seuls, détiennent les pouvoirs, la grosse part de la galette, les actions, encaissent les dividendes et les profits.

Ce sont eux qui veulent pour un million d'années s'empiffrer de fraises et de merguez, réformer l'école pour que le savoir, la culture et les innovations de la technologie ne soient accessibles qu'aux élites et aux privilégiés, que les beaux quartiers des villes du monde entier soient désormais barricadés et inaccessibles à la plèbe inculte et vociférante selon leurs dires...

Ce sont eux qui bientôt, parce que la main d'œuvre et la force de travail seront devenues inutiles à cause des progrès techniques, élimineront purement et simplement tous ces millions de gens dont ils pensent que l'existence devra être effacée.

Dans le monde qu'ils ont programmé, il n'y aura plus de maisons de retraite ni de chômage ni de bidonvilles mais sans doute des « charters de l'espace » déversant aux abords des trous noirs, de longues grappes humaines...

Les maisons de retraite et les mouiroirs en blanc avec de jolies demoiselles en tablier seront remplacés par des « maisons du suicide », genre « palace de fin de vie », où l'on injectera dans les veines des « candidats », de super drogues high tech, shootantes à mort, et qui feront passer les gens dans un monde meilleur, traversant auparavant une anti chambre de rêve.

Juste une petite précision à propos des complices et vigiles en tout genre :

Ils seront finalement bien baisés car les gros lards et les salauds de prédateurs s'arrangeront toujours pour faire des purges d'assainissement au bon moment, c'est-à-dire lorsqu'ils décideront de se partager ou de se bouffer entre eux pour une part de gâteau plus grosse.

De l'autre côté de la barrière sélective, tout d'abord faisons une évaluation sommaire :

Sept milliards d'humains sur la planète, globalement.

On coupe en deux :

Deux moitiés très inégales il va sans dire...

Une première « moitié », disons un milliard, dont seulement quelques dizaines de milliers appartiennent en fait à ce premier groupe, sachant que les autres, dans un avenir plus ou moins proche, basculeront progressivement dans la seconde moitié...

Donc, ce milliard là, avec ses deux inégales moitiés, celui des « provisoirement privilégiés », avec bain douche, voiture particulière, école pour tous, maisons individuelles, vacances, retraites et bonnes assurances, va fondre comme neige au soleil.

Ce milliard là si l'on excepte les élus et les privilégiés vrais, les gros proprios et les capitalistes de haut vol, c'est celui des gens qui vivent généralement une vie de merde genre métro boulot dodo pipi caca toutou baraque à payer vacances en bungalow zimpo bobo les vieux en maison de retraite médicalisée et toutou en pension pour les vacances à crédit...

Et j'en passe de quoi faire un roman de Zola...

Quant à la seconde partie des habitants de cette planète, c'est celle des six milliards d'êtres humains qui n'ont pas accès à l'éducation, à l'eau potable, à l'alimentation de base, et qui eux, crèvent purement et simplement...

Putain, ça vous fait bander, vous, un monde pareil ?

Bien sûr, y'a des gens comme ATTAC, les anarchos et peut-être des comunos et des socialos sincères, mais ça fait tout de même pas le poids surtout quand les intellos, les journalistes du Monde, de Sud Ouest ou du Figaro et de tous les canards à grand tirage ainsi que les écrivains et les romanciers à succès, les philosophes ministres, les patrons de télé plus Loft Story et Star Académie malaxent de leur bouillie insipide et branleuse les cervelles des millions de gens qu'elles délavent et vident de toute vie intérieure et réfléchie...

Coucou, petit toutou, trottine dans le vestiaire chic de ta jeune et jolie maîtresse...

Halètes, tire la langue, sue, pisse et mollarde, rote même, dans les négligés d'Yves Saint Laurent, entre les impers Claude Havrey...

Et dire que des fois, pour pas faire de bruit en chiant, on se tamponne le trou de bale avec trois feuilles de PQ pliées en quatre...



Et oui : dans la vie, un minimum de classe, de chic et de délicatesse ça fait sûrement plus de bien que de mal...

Mais seulement voilà : par l'un de ces prodiges assassins de notre mère nature, la musique inopportune, insolente et ravageuse, écrase de toute son immonde abjection les volontés les plus déterminées à promouvoir un art de vivre et de communiquer lorsque les sphincters et les circonvolutions intestinales se mettent à chanter sans qu'on les y eût conviées...

Les toutous, quand ils se saluent, ils se hument le trou du cul.

Les z'êt zumains, quand ils se croisent dans les cocktails littéraires, les réunions commerciales, les forums d'entreprise ou même tout simplement dans la rue ou en sortant des toilettes, ils se font des salamalecs mielleux et se débitent des sucreries quand ce n'est pas l'horoscope...

Mais ça pue le cul, ça pue la bite à l'intérieur de la tête, ça roule les loulous extraits des écuries nasales, bien ceinturés dans leurs impers chic, lovés dans leurs certitudes en béton armé concernant leur « vision du monde »...

Les toutous, les minous, les fourmis et les cloportes, ont-ils, eux, une « vision du monde » ?

Ça pue le cul et la bite dans la tête, mais personne ne sent jamais rien parce que, le mecton ou la donzelle, y'z'ont barbouillé d'Odorono leurs aisselles intellectuelles.

Est-ce que notre cul au Grand Hôtel du Merdier, c'est du poulet ?

Hardi gentil coquelet aux hormones va te faire cuire des troupeaux d'oies aux foies beiges...

Humez moi ces relents de pieux fromages odorants :

Est-ce que ça ne sent pas le dessous du cul ou la cramouille vermoulue ? La purée de limaces pilées ?

Ils se sont fait niquer le coccyx ?

Et ils ne sont pas pédé ?

Ni maso ni otorino ni électro robotisé ?

En 1453, quand les Ottomans ont baisé Constantinople, Djorge Dabliou Bouche ne parataiquait pas encore le bouche à bouche sur les anus de pigeon ni le vol à voile sur les vélos sans selle...

Oh ! la jolie petite...

Elle a plein de jute dans les trous de son string à dentelles...

Les dentellières du Puy en Velay en ont les molaires toutes fracassées de ces hérissements de pics et d'aiguilles de suc figés au fond des anses et des baies de trous de slip.

Pourquoi les trous dans le slip font comme les fjords norvégiens alors que de tristes apaches mal montés en culottes courtes s'agglutinent dans les bulles sous marines des lacs et des entrelacs ?

On a jamais vu la vraie couleur des âmeciels, on n'a jamais humé de tressaillements de cercelet à rallonge, on sait pas ce que vous valez aux yeux de ceux qui stipulent, strident et occipitent...

Le perroquet ne glapit pas, que l'on sache !  
La chouette ne fait pas non plus de couscous aux boulettes !  
Alors pourquoi ces enfoirés nous jaugent à tout prix ?  
Mary à tout prix, d'accord...  
Mais une parodie du Grand Bleu, ça, jamais !  
C'est fou ce qu'on en chie et qu'on en rote mais c'est pas parce que  
les tripes dégoulinent du bide des Bosniaques et des Rwandais...  
Ou que les prisons de Saddam Hussein n'ont pas fini de dégueuler sur  
le béton brut des croûtes de visages...  
Qu'il faut derechef cesser de bander, d'envoyer des chèques à  
médecins du monde et de faire chic beau et gentil avec des filles laides  
ou pas laides...  
On dit à l'anarcho, au cégétiste, à la voisine de palier qui vote pour  
Besancenot, aux gosses mal mouchés du prof de Gauche qui lit le  
Figaro, à ce gueulard de collègue de bureau...  
Qu'on jouit au paradis !  
Mais qui a donc compris qu'entre enfer et paradis, il n'y a que des  
tripes, des zobs et des moules qui se tortillent comme des vers ?  
Il n'y a ni enfer ni paradis au pays des vers quels qu'ils soient même  
les plus moustachus...  
Il n'y a que les merdes sur lesquelles pendent les mouches.  
Les merdes à côté du trou des chiottes des restos et des macdos du  
pays où l'on chie encore de la bouffe aseptisée à gogo...  
Et les merdes à ciel ouvert que rejettent même les mouches Biafraïses.  
Salauds ces curés du Système, ces orchidées polluées régentant une  
flore fumiesque...  
Ces « costume cravate attaché case de haute volée bien vus bien  
friqués bien notés », ces dîneurs d'Elysée ou de petites garçonnières  
pension de derrière les cloîtres inexpugnables, qui se paient des  
fillettes, des minos et des ados, et jurent leurs grands dieux qu'ils n'ont  
jamais forniqué de gosses en couches ni juté dans le sang versé sur on  
ne sait quels autels d'ignominie...  
On n'a jamais retrouvé ni Marion ni tant d'autres mômes.  
Avant, sous Louis 14, il y avait les messes noires...  
Mais depuis la Montspan et autres chipies de luxe, y'a tout de même  
eu la révolution Française, les droits de l'homme, Françoise Dolto et  
quelques éthiquités col roulé visage de maîtresse d'école...  
Alors si à Toulouse ou ailleurs on a fait pire à la fin du 20<sup>ème</sup> siècle, et  
si les nouveaux saigneurs et baiseurs de gosses pleins de fric,  
intouchables, hyper protégés par le Système, se sont vautrés et régalez  
entre de jeunes cuisses, y'a plus qu'à faire péter des bombes dans les  
garçonnières de luxe, à condition toutefois de localiser ces lieux de  
stupre, de les investir et d'en extraire avant le feu d'artifice les  
innocentes victimes...  
Faire un putain de méga pétard, pulvériser ces cochons d'élus de la  
République !

Voilà des attentats à perpétrer ! Au lieu de faire un carton sur une place de marché à Bagdad ! Ou une sous-préfecture Corse...

Dans ses mémoires cuivrées d'outre-tombe, Châteaudali défonce les communs à coups de massue, égorge trois percherons dans l'écurie en feu, embroche pigeons et jeunes chatons dans les rames de haricots du passager de la pluie qui courait après le soleil clos dont les funestes rayons lambrissaient la salle du huis clos où l'on jugeait les vétérans scélérats de la dernière bataille d'asphodèles...

Fidèle à la chevelure de sa mémoire brisée, il coupa sa pipe en deux et dès lors, se déchâteaulisa, s'attaquant au préalable au grès argenté des fondations dont les racines martelaient le cœur de la Terre.

Du château, il ne resta rien.

Rien que des dalites érigées, saugrenues, immortelles, suceuses de toutes les saveurs du ciel

Et les dalites, elles mêmes périrent de tout ce qu'il y avait de mortel en elles...

Alors Dali s'éleva, s'approcha du petit oiseau qui ne faisait plus caca dans sa culotte, mais déjà, au début du nouveau millénaire, alors que le bec de l'oiseau s'empourprait d'une goutte de sang d'orage, Dali s'alzeimérisait du souvenir de ses toiles et se ré-enfantait de mots, de phrases, d'images hiéroglyphes qui, les unes à la suite des autres, butaient sur d'innombrables prémices de certitudes...

Les intuitions n'étaient que des barbillons de naseaux de poissons aux étincelles coupées traversant de longs fuseaux de nervules, d'inextricables pelotes d'atomes en accordéon d'un bout à l'autre de la boîte crânienne du petit oiseau.

L'oiseau ne reconnut pas Dali.

L'oiseau était de ce monde.

Du monde des Prédateurs Autorisés.

L'oiseau piqua de son bec pointu comme un fer de lance le front bombé de Dali.

Un trou noir explosa.

Et d'une frange abyssale, vert et or, surgit toute l'absurdité du monde.

Dali voulut courir derrière les prédateurs mais l'oiseau guettait, piquait au front, fientait sur les chemises blanches des jeunes chiots qui vociféraient.

Au-delà du flot démesuré des jeunes chiots, de grandes pancartes se profilaient jusqu'à l'horizon de miel et de fiel qui était celui que les aide-prédateurs soumettaient aux miriades de mouches rouges.

Un vent de sueur, d'acide nitrique et de feu de braises de pervenches s'éleva au dessus des nuées de chiots et de mouches.

Des cendres glacées se suspendirent aux pattes du gros p'tit oiseau.

Entre temps, le p'tit oiseau avait pris de la bouteille comme on dit dans les campagnes.

Des cris fusèrent, de par tout l'horizon des terres argentées et ce que l'on prit ici bas pour des vautours se révéla être en réalité des pieuvres

volantes carnassières aux tentacules courts, trapus, dotés de pinces et de crocs acérés.

Les becs des pieuvres, démesurément étirés, s'ouvraient dans un baillement obscène exhalant une puanteur asphyxiante.

Et le petit oiseau, qui était désormais le gros p'tit oiseau, s'écria :  
« Voici les maîtres du monde. Ceux là, cloportes et cadavériques pourceaux, vous les avez jamais vus encore... Ils vont vous sucer toutes vos tripes par le nombril et vous allez ramper un million d'années durant dans la bouillabaisse merdoyante qui abreuve vos sillons de misère où plus rien ne poussera ».

Ustensiles d'évêques et de cardinaux, sacs et carpettes d'imans, godemichés du grand yogi, phrases et périphrases d'intellectomanes aux pieds sales, voguez, hardi ! Tels des canassons à vapeur sur des dos de puce et des mamelles écorchées de mérinosses électriques...

La soupe est bonne, mais crevarde, revancharde, épicée à mort, décapeuse de rêves, indigeste pour les estomacs de moineaux dépenaillés qui se contractent à chaque angle de rayon de soleil et passent leur vie à digérer des sourires fugaces.

Pipi, caca, bobo, des sous, de la baise et de la gnaque...

Cui-cui, cramé le zizi à la flamme des stups largués par les médiateurs et les scolateurs de la merdi-université planétaire.

Avec le zizi cramé, tu limes dans la cendre refroidie trop vite et tu éjacules les miasmes de ta maladie de foie décervelée...

Putain de fresque démentielle à faire hurler les sismographes !

Si au moins les boutons de bretelles ne se fissuraient pas !

Roudoudou petit anchois sacré, Riquiquette et Bambinette, petites saucisses à plumes, investissez la peau du ventre du chou farci pour que le couscous de mots drus soir encore plus indigeste qu'un cul de vieille poule !

Et arrêtez de roter dans le cassoulet !

C'est pas chic, y'a des filles à table, bordel !

C'est saugrenu : la cuisse lisse de la petite fille du député est arpentée par un trognon de carotte congelé...

Les vieux pissenlits trempent leurs racines dans des cuvettes d'eau lourde...

Les castagnettes de Rita glissent le long de sarcophages empanachés dans lesquels Sarkozy baigne, cogne et se met l'index dans les anfractuosités glacées...

Petite Mémé fête ses cent balais à la crèche obsolète des colibris inféodés à la mondialisation de l'économie...

Le beau minou plantureux de Brigitte se barde d'indicibles truculences qui ponctuent l'histoire d'O alors que tant d'autres minets bafoués suent dans les plis du burnous des ouailles décontenancées...

Et hier, vous pétiez encore entre les plis du rideau crème et or de la vieille douairière du manoir des sept fontaines ?

Bésé, tournepiqué, azimoté, une praline dans le trou de bale, avalé le

loulou, tripatouillé le zizi sphincteux, écrabouillé les petits pois confits et guéri de la maladie de foie, Arpète, Chibonberzègue, Aliomarie...

Le Députain dans ses ivresses nocturnes, squattait aux abords des vespasiennes à la turque du jardin des Plantes Bouffies.

Confondu, dépendéré, abasourdi, en osmose dans la nuit atypique, souveraine et parnassienne de cette frange lactée en rupture d'apocryphes de ce ciel neigeux au dessus des jardins cristallisés des plus belles villas de Sèvres, le pieux députéin se méprit quant aux formes alanguies de ces délicats jambages de tags huilés tapissant un film d'encre métallisé, couru de salives incandescentes et de traces filigineuses sur la paroi orientale de la vespasienne à la turque...

Ça schmuçait l'urine fade. Les trous violets striés de déchirures de dessins enfantins représentant des orgasmes bactériens, s'imaginaient dans l'esprit confusément complice des valeurs sens du mondiste de notre affable et crétin députéin, tels des yeux de jade parcheminés d'escarres criblant de fraîches, courtes et blanches jupes de filles en affèterie...

Et la grande, l'immortelle, l'imbuvable nuit parnassienne souffrant de ses cieux délavés, étendit ses ailerons fébriles et mordorés sur les épaules grêlées d'écume de notre divin députéin désassagi de ses plus vaines turpitudes...

Oh, qu'il se sentit mal armé, l'œil collé au judas qui, d'un seul bloc oblong, lucide et solitaire, lui assénait sur la rétine toute la laideur du monde.

Dans l'ellipse kaléidoscopique concentrant des milliers d'éclats d'indifférence de visages falots où de minuscules concerts d'hémoglobine explosaient doucement dans le stupre et la vermine ouatée, fusaient d'hallucinantes effluves épicées, débandeuses, déséjaculantes d'enflures cylindriques.

Oh combien de telles enflures en des temps hors du temps, eussent pu boire à l'inépuisable source du Grand Robinet d'Amour des lointaines origines, et se désaltérer à l'infini, si tant de pets d'ogre, de nonnes et de serpents à plumes n'avaient à ce point étouffé le petit peuple des tapis, empuanti les toilettes ambulantes des marathons de l'idéologie et de la course au fric, alors que sur des chaises percées dotées d'ailerons et de propulseurs, les prédateurs cul de jatte voltigeaient, tourbillonnaient et déféquaient sur le rebord des toilettes à roulettes crissant sur le plancher des vaches au grand dam des roturières à crinolines évadées de la planète des Aèdes.

Députain, ouailles and Cie, chevaux de frise et caleçons à bascule, la coccinelle pédéraste au cœur de puce et aux seins de fourmi naine vous encule !

Débraillez la liquette de votre cœur solitaire, citoyens du monde, exclus des amphithéâtres boursicotés, enfants nus et fourbis dans les

rizières inondées de napalm, petites filles fripées en barboteuses sopaliniques cousant des ballons de foot à la lueur vitriolée des becs de gaz en cornes de gazelles rôties...

Crevez dans vos déjections immondes de vieilles chouettes édentées, milliardaires en couche culotte vautrés sur les pelouses perlées de sperme de vos palaces en attendant le goûter de 4 heures crème de caviar en petits pots suivi d'une branlette générale par vos fausses nounous en tutu !

Le sang du gros p'tit oiseau n'emplit que la quart du flacon d'éther mais la folie et l'orgueil des hommes humanusculés boursoufflent les flancs d'un grand vase qui, avant de voler en éclats dans la nuit galactique, s'arroe toutes les vertus de ce qui vit et palpète, s'auréole sur la nappe souillée, de l'ombre décapante de son ventre cannibale.

Le Députain contre la paroi orientale de la vespasienne émaillée et emmouscaillée d'humaines vermines jaunâtres, hésita un instant, avant d'oindre ses doigts de l'humeur humide et putride de ses hémorroïdes en grappes embroussaillées, car le ciel parnassien en cet instant sublime foudroyait ses certitudes.

Les poètes maudits, les élucubrators de fantasmes et d'abstractions, les révoltés de tous les siècles du monde, en un souffle glacé, dans de délicats attouchements pétrificateurs, se mettaient à bailler d'impatience en lui branlant les chevilles, au député debout barre à mine dans le calcif.

Alors, des putes hein ! ( parce qu'il se dissolvait en particules de député maire) se jeta sur ses humeurs, les aspira goulûment, longuement, s'écroula dans les sels d'urine et se tortilla comme un long ver blanc avant de se stratifier, lui ou ce qui restait de lui et ses particules, et prit la forme ultime d'un excrément spiralé en trois anneaux.

Autopsie d'une scélérate relation d'accident...

C'était un car de marocains venu du fin fond de l'Europe du Nord.

Un vieux car souffreteux toussant et crachant de la poussière liquide d'élytres de hannetons.

Chaussé de pneus cerclés de cuir à sabot tressés de roseaux amollis, le vieux car fiévreux encore puceau du tuyau d'échappement parce qu'aucun grand garagiste fétichiste bâti comme un cocotier verruqueux ne s'était évertué à lui niquer l'orifice bouché de suie, brinqueballait sa caisse à hublots à plein pot sur le ruban gris de l'autoroute transcontinental.

De graciles et multicolores Euraficaines sans papiers, de frêles escogriffes Turquo-Marocains et toute une ribambelle d'autres énergumènes fourbis rompus cracus, après avoir longuement chanté, hué les prédateurs affairomaffieux de la grande Europe géopoliticoplanétaire, après s'être les uns et les autres bien caressé le coccyx et pouléché les souvenirs de la dernière virée pirate au pays,

s'endormirent crûment sur les fauteuils râpés qui sentaient le crabe russe et la merguez saharienne.

Un sommeil plus assassin encore que celui que de leurs loueurs vampires leur vendait à la criée, s'emparait d'eux, traversant des haies badigeonnées de rêves aquilins mais les haies tout à coup se firent acryliques, déstabilisantes, effaçeuses de rêves tangibles et pour finir s'embrasèrent et les outrecuisirent.

Le vieux car avait bien un pot flambant neuf mais la chance lui manqua au détour d'une bretelle en réfection sanitaire.

Partis de l'une de ces noires citadelles d'Europe du Nord, vomis de bâtisses hachélémiques à cursives, ils s'étaient tous pluricotisés, nos animalcules en transit entre les civilisations concassées, pour financer ce périple qui, nonobstant le dramatique accrochage sous l'orage aquitain du petit matin, les devait mener, ibériquement parlant, en pays andalou puis cahin caha jusqu'au Rif.

Dans une boîte de Loyal tant de fois léchée par les toutous errants d'Amsterdam, nos émirs de banlieue torve et nos fantassins des chantiers navals avaient plié force billets, eurotisé, piécicoté, économisé pour parler vrai, tant et si bien mais au final tant et si mal que la somme escomptée pour le Rif espéré n'excéda point le prix qu'il fallait pour un chauffeur Bulgare.

Il manquait toujours la caisse à hublots et roulettes pour le grand voyage, même si cartons et couffins s'empilaient dans les couloirs lépreux.

Alors le Grand Muphti trouva la solution.

L'on s'enquerrait d'un loueur de bus puisqu'il y avait bien des marchands de sommeil !

Perclus, capocarbonisant, il s'élança donc l'asticot à hublots sur ses roulettes cerclées de cuir fendu, avala les premières centaines de kilomètres et au péage de la Vallée des Rois, à petite heure blafarde, l'on se départit d'un subterfuge :

Nos Maghrébins creusèrent à la petite cuillère un tortueux tunnel sous les caves du poste de péage... En un temps record !

Des Portugais qui gnaquaient dans de froides cuisses de poulet lyophilisé à deux pas du contrôle, sentant sous leurs pieds de mouvantes circonvolutions, crurent au tremblement de terre du siècle...

Les uns derrière les autres, les passagers clandestins qui avaient déjà traversé Gibraltar à la nage, s'engouffrèrent dans le tunnel intestingrêliquel puis se précipitèrent dans le vieux car prêt à s'élaner qui avant le creusement du boyau s'était posté comme en maraude tolérée de l'autre côté des barrières.

Tout le monde se rendormit.

Humeurs et sueurs clamèrent de toutes leurs phéromones le suif, le cuir, la peau de phoque et le jus d'omelette froide qui polluèrent le stratoplafond embué déjà des souffles d'haleines violentes...

Le chauffeur Bulgare, fort de ses trois mille kilomètres, sentit bien quelques défaillances assaillir sa personne mais il accéléra pour vaincre cette pesanteur suante d'humidité et de relents d'orage qui lui infestait ses certitudes originelles dans ce petit matin blême de la grande lande à l'heure des gazouillis d'oiseaux et des café-crème visqueux.

Sur la voie de gauche du sens de circulation vers Bayonne, s'empêtrait dans l'entrelacs de lignes jaunes provisoires hétérotiquement croisées, une voiturette qui visiblement pilotée par un vieux pépère à casquette à carreaux, naviguait en crabe ivre.

Les compétences atypiques de l'aïeul éberlué somnolaient inertes, inexpertes, désarticulées et vierges de toute conscience.

Le Bulgare qui, pour trois cent euros et quatre vingt dix bêtes à deux pattes dans la carlingue qu'il propulsait au dixième de la vitesse du son, faisait fi de l'œsophage des passagers qui n'avaient consommé que d'insipides salades au Macdovégétarien de l'aire Latitude 44, et maudissait de tout son cœur cette folle équipée.

Il avait auparavant mené réservoir battant et toutes voiles référencées un Brontosauve à triple remorque de Stockholm à Bucarest.

Il se disait maintenant : « j'ai crapahuté pour deux cent euro tout le cheptel électromécanique des usines Volvo qui se délocalisaient, et j'ai même pas pris une heure de repos avant de conduire ce vieux bus pourri jusqu'à la mégapole où m'attendaient ces marocains pleins aux as mais radins à te compter les grains de couscous ».

Le bus crapi, bondé de nouilles noires en boîte et de maghrébins fourbis, avec son bas de caisse raclant l'asphalte, fit une embardée soudaine, slaloma entre puissantes et rutilantes charrettes de gros bourges friqués et Fiat Panda et 4L de smicards pelés jusqu'à l'os, mais redressa ses naseaux chromés avant de s'arc buter contre la glissière de sécurité.

Le Bulgare éperdu, vaincu, fourbu et cracu, pesta contre cette voiturette inopportune qui zigzaguait en plein centre de la voie...

Il la buta, la poussa, l'escagassa mais le bus craqua, se fendit en deux tel le Titanic avant de sombrer et son réservoir explosa.

Plusieurs heures durant, un brasier harissaïque violenta les projets d'avenir et les courbes évolutives de commissionnement des conseillers fiscaux et des attachés commerciaux dont les charrettes cossues s'étaient encastrées avec les 4L et les Fiat Panda dans l'enchevêtrement des boîtes de nouilles noires et des tôles déchiquetées du bus.

Cinquante flics et deux cent pompiers harassés, dès les premières manœuvres de déblaiement ourdissaient un complot contre trois des leurs qui s'étaient désolidarisés du peloton des sauveteurs brevetés en pissant dans des citernes de coca cola Belge.

Tous les lamas d'une bétailière turbo diesel faisaient cercle autour d'une cabane à frites et un petit cocker zébré léchait l'huile des frites



dissoute dans des souvenirs d'agonisants invoquant Allah.

L'incurie des Autodéterminés à en découdre avec les syndicalistes et les pompiers véreux fut à son comble lorsque des cuisses de mouche tapissèrent le pylone des gourdes.

Alors, pour tout l'amour du ciel, vieux bus crapi, caisses au cul riche et gras, pépères en voiturette, prenez l'œsophage des Titans à revers, soufflez sur les mouches pour qu'elles aient chaud aux cuisses, et sodomisez le pylone des gourdes à coups de d'extrémité de tuyau d'échappement !

Les lamas se dispersèrent, la bêtaillère fusa dans un tunnel de paille, le petit cocker zébré sauta sur une mine que l'un des maghrébins intégriste téléguidé par Al Qaïda, avant de rôtir dans le brasier, avait déposé sous un tas de frites.

Une nef cylindrique à hélices, fille techniquement plus perfectionnée que les anciens dirigeables, surgit au dessus du lieu de l'accident, s'immobilisa, éjecta de ses flancs par des ouvertures triangulaires, des échelles de corde et des filins hérissés de barrettes métalliques.

Les Houlous, les Hachimiéliques et les Sérigraphiques, nouveaux immigrés venus des ces régions sous glaciaires inconnues et perdues du Sous Continent Antarctique, se suspendirent en grappes le long des échelles et des filins puis se précipitèrent autour des carcasses de véhicules calcinés.

Petits, filiformes, squelettiques, hagards, saupoudrés de neige carbonique et de poils coupés en quatre, brûlés de misère, aigus comme des volatiles pointus, ils déchiraient l'air de leurs cris incandescents comme si l'air était le couvercle de mille boîtes de conserve écrasées raclant tous les chemins de pierre du monde, fouaillant, creusant et urinant en même temps, de toute la fièvre sèche de leur sang mêlé de purin de globules et d'escarbilles d'orifices anaux encore palpitants, la poussière d'or ou d'argent des bracelets fondus incrustée dans l'écume des jours vécus.

Après les Houlous, les Hachimiéliques et les Sérigraphiques, viendraient peut-être de l'Atlantique sur un grand vaisseau de Mu, les suceurs d'abîmes et les orques de latrines...

#### Rhapsodie pour l'agonie d'une bête...

Dans une cellule aux murs passés à la soude caustique, broutaient de gros rats édentés à la queue fourchue.

Les excroissances chevelues de moisissures amniotiques baignant dans l'huile de vidange du carquois satiné émaillé, fondaient entre les mandibules orange des rongeurs incongrus en grande communication interstellaire avec des prédateurs extracommunicants.

Allègrement, Patrice fouaillait de petites ouailles velues, vautre sur un lit de bouses séchées.

Il n'en put bientôt plus de stupre, de houles violettes et d'ivresses mégalithiques, recroquevillé dans son osseuse structure indéterminée.

Sa peau craquelée se parcheminait de taches intangibles au pourtour abyssin, ses mains crochues aux griffes lacérées de larmes de sang vermillon se pourfendaient de stratégies multiples évoluant en rase motte sur des rives bruissantes et chauves de vieux tournedos braisés et délaissés.

Il demeurait là, étendu sur sa civière de bouses, confondu et meurtri dans ses déjections au beurre noir, tel un apatride invertébré aux oreilles givrées, aux pieds boursouflés d'yeux de perdrix hilares et putrides, rêvant peut-être encore de cieux et de regards sybillins appartenant au monde des buveurs de salive, noyant ses mémoires violées par les farouches exécuteurs de testaments contrés.

Et si les heures vertébrales, cosmiques, décrassées de ces étranges secondes fugitives apparentées à de petites éternités soyeuses s'étiraient en expirations aiguës, l'existence désormais larvaire et incrustée d'éclats de roche de Patrice, s'écoulait dans l'ombre préparatrice d'acharnements thérapeutiques.

Le gardien s'approcha des barreaux de la cellule, siffla comme mille merles longuement étripés, caqueta comme autant de poules tirailleuses d'intestins à la dérive, s'enquit de la forme de cet être qui n'était ni une bête ni un être mais peut-être une entité suceuse de tous les sangs de l'univers qu'il fallait avant de détruire, autopsier vivante, décortiquer puis découder, percer de tuyaux et de sondes métalliques, écarteler lentement dans ses sidaïques soubresauts convulsifs...

Oh, droits de l'homme, oh, éthiquités érigées sur le fronton des mairies, que faites vous à la place des anciens bourreaux lorsque l'un de vos enfants ni homme ni bête abat, étripe, égorge, viole et se repaît dans le sang versé, déchirant les seins blancs des jeunes filles, sodomisant d'innocents bambins ?

Vous induisez de vaines thérapies et des années de prison qui ne servent à rien, des lois et des dispositions qui permettent à des fauves de faire des études, d'écrire des bouquins, et de ressortir vingt ans après, les couilles pleines de fantasmes fous, le cervelet bouffé de rêves de sang et de gorges blanches... Alors que des gamins sur la scène sanglante du théâtre de toutes les guerres et de tous les holocaustes sont chaque jour assassinés, que meurent des filles et des femmes sur l'autel de la mondialisation libérale dans les rites brutaux de la pauvreté organisée !

Vous parlez de thérapie, de rachat possible, vous mettez la bonté de Dieu en sus... La bonté de Dieu, comme la méchanceté des hommes d'ailleurs, n'est-elle pas une invention de ces crétins de fils de rien du tout qui se croient issus d'un être suprême ? Ce qui n'est ni homme ni bête et n'existe que dans les sociétés humaines, est bel et bien l'œuvre de l'homme par contre...

Aucun animal au monde n'a jamais baisé avec le tout petit d'un autre animal de son espèce avant de le lacérer à coups de dents et de griffes. Seul l'homme nique ses petits et y prend du plaisir. Y' à qu'à voir tout

ce qui circule dans le monde comme photos, documents, films, cassettes et DVD ou sur internet, représentant des milliers de gosses assujettis aux caprices les plus invraisemblables de toute une caste de mâles privilégiés dissimulés en pères de famille, en éducateurs, ecclésiastiques et intellectuels...

Putain, si tous les gosses du monde décidaient de se révolter, d'égorger les vieux, de faire leurs propres lois, d'être les maîtres de la Terre ?

Les héros, ceux qui font l'Histoire et dont on parle dans les livres, ce sont toujours des adultes, jamais des mômes... A la libération, en 1944, c'est ce qui s'est passé : les grands héros de la Résistance, les chefs de guerre, les généraux des armées alliées contre la barbarie nazie, y'en a des tonnes et des tonnes de bouquins de ces gens là... Et des bouquins de gosses qui ont souffert, y'en a pas, sauf un ou deux peut-être, comme « le journal d'un J3 »... Un livre qui devrait être lu par chaque citoyen du monde !

Alors, enfoirés, pantins désarticulés et consommateurs qui ne voient pas le ver dans la pomme, nous, Zébu, Krem et Pou, on va vous en faire bouffer, de la rapsodie pour l'agonie d'une bête !

Ça sera jamais assez cruel quoi qu'on puisse imaginer ! La cruauté, bordel, si on veut l'extirper, la combattre comme le sida ou le palu, il faut la flytoyer sans état d'âme, et si elle s'incarne dans un être qui n'est ni bête ni homme, il faut la détruire et pas seulement se contenter de la ceinturer ou de l'emprisonner. Y'a des êtres que quoi qu'on fasse, n'importe comment qu'on s'y prenne, ces êtres ne changeront jamais. Si l'on avait occis tous les nazis convaincus et irréductibles, y'aurait plus de nazis en 2005. Ceux qui seraient quand même devenus nazis tout récemment rien qu'avec le souvenir de leurs prédécesseurs, on les aurait enfermés puis éliminés au fur et à mesure. Ce genre de combat contre l'être ni bête ni homme n'a pas de fin.

Nous nous déclarons non solidaires de tout ce qui n'est ni homme ni bête dans l'immense diversité des créatures vivantes de la Terre et de l'univers...

Il avait maigri de 20 kilos en trois semaines... Un sida grave, à n'en pas douter. Il allait se décomposer lentement dans les fientes des animalcules qui le rongeaient. Son visage se grêlerait de pustules incandescentes, un anarchique réseau de nécroses s'irradierait de tous les foyers de ses pestes et de ses lèpres internes.

Déjà la pourriture doucement s'allongeait sur ce corps comme une peau de vieille marâtre réduite à l'état de sucs visqueux. Et cette pourriture frémissait avec violence, se contorsionnait en lui, hurlait, ivre et insatiable, ponctuant son étreinte de battements et de craquements syncopés.

Mille verrues, mille sexes noirs en épines de roses sales labouraient des peaux en lambeaux.

Affairés, avides d'informations, médecins, chirurgiens et psychiatres

mais aussi policiers et magistrats se faisaient tous avocats d'un acharnement thérapeutique qu'ils appelaient de tous leurs vœux afin que cette agonie puisse se prolonger jusqu'au pire des immondices des plus terrifiants aveux...

Mais les immondices sont toujours maculés de sucre glacé dans les officines historiques des humanuscules...

La rhapsodie de toutes les agonies est un kaléidoscope d'arborescences putrides avides de postérité et de couverture sociale. Sur l'autel de la cathédrale officielle et des multitudes convergentes asservies, l'on immole toujours les plus ignobles assassins ou les crieurs de ces vérités que les représentants de l'ordre et du pouvoir veulent taire à tout prix.

Marion ne reviendra jamais et Gilles de Rais en son temps était même l'ami de Jeanne d'Arc.

Crado maso, putrécanti et pissé dans le Chianti, dix sept après midi dans les boudoirs louches des chic imperdés chic mantolinés chic de cravate...

Les sous nantis, les picadors et les matadors ont quand même bu le Chianti, se sont tapé le fromtom des petits copains, ont roté dans le cassoulet comme si les filles étaient sourdes, se sont fendu de quelques manifs et leurs clébardes Je monte la Garde ont fait sourdre le pisse dru des mollets des romanos et des vélos à sale tête.

Vélos à sale tête, coursez les veaux riche et gras dans les peletons interminables de vacanciers dodo bézi béza cassoulet à l'âne semaine à cinq cent euro au camping des flots bleus !

Les riches et sous riche ça pue le cul la bite et la vermine quand on a gratté et troué la peau de léopard... Et les pauvres, ah mon pauvre... s'ils devenaient riches ils te troueraient le cul encore plus profond que les riches nés riches !

On te l'affirme, lecteur du Grand Hôtel du Merdier : y'a pas un pet d'amour sur cette putain de Terre !

Rien que des éthiquités, des redondades, de grands philosophes, de grands auteurs et toute une caste de pestiférés de luxe que les modes ont dépestiférés, des politicards, des ayatollahs, des évêques et des crâne d'œuf sur chaire, des Charlie hebdomadiques pourléchés jusque dans le trou de bale, des gauche caviar et des réactionnaires, des coiffures en chou fleur et des binoclarde sur le bout du pif qui te susurrent, te gueulent, t'outrecuisent de propos acides et sculptés, te débitent des argumentations, des démonstrations, des abstractions et des déjections grammaticales qui n'ont rien à voir avec le métabolisme des fourmis naines ou le coup de pioche du péon mexicain torse nu au fond d'une tranchée dans un chantier de construction navale d'un port américain...

L'amour des humbles on y pète dessus, la gentillesse et la bonté on y chie sur le visage mais l'indifférence générale bat le pet et le caca à plate couture.

Quand elle est morte Adèle les armées du sot Cisson s'emparèrent de l'intelligent trou quartier général des benêts pas huppés. Avec le bleu du cœur et de la tête des benêts et des rêveurs ils firent une nouvelle bannière pour rallier les métissés de toutes les causes qui hésitaient encore entre deux eldorados contradictoires. Le bleu se barda d'une nuance séductrice, les ploucs y crurent et les férus d'un autre monde possible aussi... Et les prédateurs se régalerent, les armées du sot Cisson, de la morte Adèle firent une Jeanne toute nue glaivée d'un bouquet de roses rouges...

Le roi des Nèfles ayant évincé de son piédestal le roi des Aulnes au nez et à la barbe de Goethe s'en prit à la pomme d'Adam et à la pomme d'Api. La pure Hée s'en fut auprès du seigneur de Trip qui vivait à la mode de Caen et enfourchait de jeunes scaroles invendues aux pieds de mouton.

Ensemble, continuons la lutte car Adèle, Trip and Cie sont le devenu de ce qui fut et qui fut baisé par le Système puis par les Soustèmes prolifiques.

Anna Them d'ailleurs, ne crut pas un mot de ce que les Renégats promirent et elle eut quand même le droit de lécher, de sucer, de branler les vèpres humides dont le subtil effluve vitrifiait toutes les inhibitions et se jetait sur les attentes les plus secrètes et les plus inavouables même celles qui étaient condamnées de la tête aux pieds par les pires des galériens.

Les Renégats frappèrent d'anathème ces régals fous qui explosaient spontanément dans la tête des Analphabètes et titillaient, suçaient, pompaient les glands juteux hérissés sur les crêtes océanes de la libido Pangée des Intellos rangés aux normes castratrices d'un système pourtant enclin aux pires déviations relationnelles.

Un grand cri sortit de la gorge de Zantin et en ce jour de Toussaint au milieu des crises profondes et des antennes ployées, tous les œufs hier déféqués de l'anus de la poule perlèrent le bouquet géant alors que le rôl marron au lieu de juter du bec ouvert de la poule aérophagique fusa du trou du gland en un long jet saccadé couleur de fiente chocolatée.

Vache qui rit, vache qui pisse, joli beurre d'Elvire... Satinés ouatés les coccyx carrés, les solitudes d'enfants de salauds rongeurs de tripes même au plus fort du régál de baise parce que t'as beau bander des heures ça finit toujours par pendre à travers le slip en bout de caoutchouc fripé... Coup de reins tintin parce que le gros chien du voisin t'étreint et tient à te marteler la queue avant de rejoindre sa bande dessinée !

Qu'as-tu fait du beau cactus à grelots qui louchait sur les racines bleues du ciel anodin et féroce de ce pays, Zan ?

La pure Hée, petite fée atypique enveloppée de langues mauves et de brumes d'éternuements bombait les coronaires de son cœur de purée... Mais un cœur de purée n'a pas de consistance et le réseau de veinules qui l'entoure, s'il se prétend d'airain, ne dupe point les

petites filles au ventre de momie altermondialiste...

Veni vidi vici, vécébouché, vicieux coquelicot violet pape, anchois à la noix de cajou, roupettes de mes amulettes, framboises de mes petites chinoises juchées sur des vélos sans selle tendant à pieds joints les plus noires des écumoières !

Ouvres, Heuse, et verses les jolis cônes dans les becs pourris des vieux messieurs dont les plis du cercelet bavent d'humeurs liquides au fumet des aisselles de fillettes !

Extrapolés et batifoles au son du tambourin, clocheton à croupetons sur de jeunes électrons satellisés autour du dernier barreau de chaise havanoïde de Dutronc !

Les hannetons à vapeur aux flancs de crocodiles verts gonflaient leurs ailerons airbagués entre les miches de sœurs siamoises cramoisies qu'une onde marine propulsait sous le regard ébahi d'outrecuidantes aide-cuistres en tablier à carreaux.

Et c'est en mort due que le passager qui glande dans les intestins court-circuités du Sousthème absurdantique envisagea d'expédier au rédacteur en chef de la feuille de chou des lendemains qui prétendent tout changer, tout le contenu du panier hygiérique des naissances avortées et des journaux intimes de fœtus de vautourettes en jupettes lilliputiennes.

Mais l'anal Phabète du bureau 14 des Messageries Planétaires de Bagdad Café répliqua d'une petite voix d'oiseau châtré, qu'en mort due c'était incongru, voire non convoyable en voirie...

Alors le passager déglanda dans une verrue intestinale, se reconnecta aux circuits officiels et officieux du Sousthème et maintint sa mort due pour son envoi de panier hygiérique dont les bords calcinés de noirs et fabuleux desseins expulsaient de légères vomissures féériques.

Très impromptu, une visagette en pétale de rose triangulaire se jeta dans le nombril du passager tandis que de volumineuses et fertiles éclaboussures de daube de ragondins faussaient toutes les images contrefaites en zébrures hiéroglyphiques sinueuses sur l'écran du terminal ovale du bureau 14 des Messageries Planétaires.

En mort due, non prévue et introduite dans les bords fêlés en rangs de timbales sur les étagères parcourant les murs crasseux de salles obscures de centres de traitement d'ovules nés, la panne hier survint et les rougets colériques sautèrent du panier que Gèrik, le sismographe invertébré, abattit sur les crêtes explosives de blanches neiges aux chaperons noirs velus.

Sur le rivage assagi de ces terres inconnues du pays du Grand Rédacteur en Chef, il en fallut derechef d'être dûment mordu, non pas que les morts eussent des dents, mais les Vautourettes à fortiori lâchèrent les féroces mâtins qui, tôt matin, les léchaient entre les cuisses.

Ivres de senteurs féminines et cuivrées d'élégants cirés rouges, les pourfendeurs de chevilles compostèrent, forèrent puis sucèrent les

cartilages du triporteur des Messageries Planétaires qui effectuait une tournée de distribution de sucettes publicitaires.

La mort due ne récupéra pas son dû et les ci-devant mal nés se nostalgirent de pieux souvenirs de crèches de veau dont les ardentes vautourettes à rouge à lèvres pétant et les directo-prédateurs à vapeur acide et bec cornu n'avaient que faire puisque le tiroir caisse s'emplissait et que les mouches rouges crevaient dans les banlieues de colombins.

Ah !.. A propos de colombins, avez-vous déjà vu des gratte ciels de plus de cent sous sols au microscope électronique dans les fibre immondicieux suspendus aux balcons de flatulences pétrifiées ?

Combien de locataires microlilliputiens, malmerdants, flétris d'incommensurables ardeurs glacées, dépourvus de sanitaires et d'électricité, trottant durant les deux tires d'une révolution colombienne sans Lady Di ni manche ni tocsin à cœur de pieuvre les jours de grève, se bousculent et s'enculent dans les ascenseurs des gratte cave en scrutant d'un œil vérolé les consignes de sécurité ?

L'un de nos colombins en forêt de Senlis ou de Contis est peut-être un phare du bout du monde pour la plus petite fourmilière au bord de la piste cyclable éjectée de l'asphalte bleu des mégapistes précolombiennes...

Dépouille féline à plafond ouvert...

Le petit chat incolore évalué en centimes et plus mental qu'un emmental avarié est étendu sur un grand lit quadri conjugal tel une souris verte de dissection, la peau du dos collée au drap rêche et blanc, pattes filiformes écartées piquées de pointes dans le matelas aussi ferme qu'un corps de jeune femme tendu pour accueillir la joie sauvage et décrassée d'un vieux vagabond buriné en sueur moulu de kilomètres et fourbu de désirs fous rompus au manque à tréker les filles chic...

Les yeux verts du petit chat s'écarquillent de toutes les fluidités éparpillées de tous les jus du monde : les jus d'orange, les jus de viande, les jus de prises de France Télécom, les jus d'écorces amères et aussi les jus de pus...

Il miaule à peine, le pauvre chaton, un mal sournois défèque en lui, souverain, translucide, moucheté, blanc de peau et de flancs de seaux bosselés.

Le vétérinaire penché sur ses décrépitudes, auscultant de vieux et pieux sermons d'enfant matou du quartier épifamé des remparts éclatés, découvre entre des côtes pointues l'oiseau du crime : un vieil ortolan dégonflé, encore enduit de graisse trisomique et d'huile opaline.

Sous le petit chat suinte à travers le matelas, les pus exsangues de blessures anciennes et béantes.

Traversant le sommier repu de tranches féminines, d'outrances de

labradors en costume cravate et de sauts à l'élastique de matois banquiers entre deux commissions rituelles, l'immonde gersure de coulées organiques tétanisées se répand sur le carreau brique de la maison de Claudine...

Le petit chat creva comme il se doit et le sommier témoigna de toutes les turpitudes des solitudes qui s'y étaient vautrées, de toutes les barres à mine qui l'avaient labouré, de tous ces jeunes corps frais d'étudiantes en lettres classiques et de tous ces branchés sapés comme des fous du roi avec des slips mode et des cheveux bleus, qui l'avaient pollué... Mais les ressorts du sommier sont encore plus coriaces qu'une vieille bagnole de cinq cent mille kilomètres alors que le cœur du petit chat, tendre comme un cœur d'artichaut, échoue dans sa liturgie de pompe à vie...

Le salon du livre à Hausse Gare...

On a vu ces jours ci à la télé, au journal de 20 heures, des milliers de livres au pilon, concassés par des pelles mécaniques. Les gros engins tournoyaient comme des coléoptères géants autour de montagnes de livres écrasés. De ci de là, l'on discernait quelques titres, des noms d'auteur et même des bandes rouges pour des livres primés...

Au pilon ou à 1 euro dans les déballages d'un vide grenier, tel est le destin probable d'un livre, fût-il écrit par un Philippe Sollers, un Zébu ou un Pou, vitriolé ou ciselé...

Depuis que des douzaines de wagons de livres se bousculaient en entrechats saccadés sur la voie ferrée où jadis Léo Ferré chantait pour arrêter les convois plombés des grands express intercontinentaux parce que les casquettes dorées des contrôleurs branlaient les enluminures des personnes alitées de marque, la petite gare replète aux murs barbouillés d'escarbilles et de dépôts calcaires vésiculeux ne se dressait à ciel béant que sur un seul et même niveau.

Tapissé de romans désuets et d'opuscules ivres de postérité requinquée, le hall d'accueil ouvrait ses pas et ses dire perdus aux farfadets guindés qui dansaient des gagues endiablées autour de titres fabuleux dont l'éminent destin pluriel retombait en cascades de redondances et de pléonasmes... Et d'outrecuidances sapées à la base mais fortes en sucres épiciés.

Cette petite gare fut pour la circonstance agrandie et rehaussée d'un second niveau.

Il fallait ici dans les milieux chic du Show bizz et des marginalités dévoyées, un salon qui pue le fric, l'arnaque, la claironnade et les prix littéraires.

Conviés, choyés, hébergés en quatre étoiles, la rose au cul, les gougnaftiers aux doigts boudinés, les jeunes dandys au profil aquilin et à la crête fiérote, les aigrefins à la plume sarcastique et servile, les



auteurs cons et nus dans leurs fringues bariolées, les Huiles et Sous-huiles de la culture kitsch inféodée aux normes de la pensée universelle, les nouveaux cuistres de l'écriture branchée, les poètes et les romanciers « Ah t'y piques et t'en reprends », les libraires et les maisons de la presse qui ne commandent pour leurs rayons que ce qui braie bien et se vend comme des petits pains, les éditeurs qui farandolent de nouvelles séries pour Virgin, mégastores et multimédias !

De gentils mais virulents péquenots au cervelet explosif qui présentaient des œuvres décapantes, décrassées d'inhibitions et pondues à la sueur solitaire, furent ulumunus des sphères officielles et même bannis des galaxies aux éclouements reconnus.

Ils eussent pu les véroleux, les pandores de la culture bêta bloquante, les mafieux et les officieux aux loupiotes chiasseuses, en coordination et en circonvolutions avec les architectes et les archiprêtres des grands espaces médiatiques, concevoir un vaste loft dans les greniers démesurés de la gare désaffectée.

Ils optèrent pour un vaste hall sur une idée d'Haulocauste, le crémateur des indésirables et des métèques honnis du grand public pourléché de petites langues expertes en suceries anesthésiantes.

L'on rehaussa donc un vieux hangar à locomotives qui par le passé, était cependant moins noir de suie que les nouveaux temples des exceptions culturelles et des salons perclus de métastases de certitudes.

La première année, le salon du livre à Hausse Gare attira non seulement les plus éminentes personnes alitées sur les sofas académiques mais aussi et surtout de longues théories entremêlées de gueux pieux ou iconoclastes transis de fièvre cérébrale dont les œuvres antistaches et porphyriques pour ne pas dire empiriques furent commentées, vaporisées, insecticidisées, décortiquées puis proposées à des monsieur madame Lambda la trentaine hautaine, à de jeunes et rutilants quoi qu'insignifiants damoiseaux au visage criblé de piercings, à des filles ventilées au souffle chaud de juillet qui bandaient de tous leurs petits seins en sortant d'un match de stirk bole... Car c'était là tout un symbole de venir traîner ses basques en ces lieux chiquement prisés de la culture branchée.

Ah ce que ça puait chic et ce que ça foutait le vertige, toutes ces robes cintrées, ces visages typés, ces regards de jais, ces foudres enivrantes d'humeurs bandantes jaillies d'intimes petits creux !

Y'avait près des WC un clodo égaré, la cinquantaine en berne, aux afféteries diluées, fuselé dans son jean le plus clean qui, discrètement hahanait de régal en frôlant les étoffes et les ceintures d'évanescences créatures.

Cibsen Yégui, le clodo littéraire, était venu à Hausse Gare pour humer, reluquer, fantasmer, perforer de pensées assassines, maudire tous ces branchés mais aussi se vautrer de toute son âme dans les

luminescences et les éclairs de convivialité des visages à boire... Et encore pour tenter de vendre quelques exemplaires de son dernier opuscule intitulé « Terreurs analphabètes à l'écoute de confidences insoupçonnées ».

Les Autorités avec condescendance, autorisations caramélisées, sourires narquois et carquois emplis de fléchettes au cyanure, lui avaient accordé en catimini et mini congratuleries sans l'accord des cénacles redondants repus de reconnaissances et de lauriers avariés, un très modeste strapontin bancal en molesquine frelatée en bordure de l'allée centrale.

Le clodo se tortillait le cul sur son inconfortable strapontin tout en lorgnant d'un œil affamé et d'un esprit chagrin les grandes silhouettes emplumées et parfumées de l'intelligentsia de la Côte Ouest tournoyant comme des pies tout ouïes tendues jusqu'au bout de leur plumage encore baveux de postillons de ramage.

Trois exemplaires du vitriolant opuscule méconnu piaffaient sur des genoux mus d'une féroce envie de pisser mais les regards et les visages chic semblaient peu enclins à se jeter goulus sur d'aussi énigmatiques confidences insoupçonnées et participèrent de tout l'imaginaire de leur contenu aux élucubrations libidiniques du SDF littéraire qui n'avait pas prévu de couches et se pissa gélatineux, longuement et par jets saccadés en plein futsal à l'instant même où l'épaule mate et nue d'une jolie brune aux yeux émeraude se pencha distraitemment et sans conviction sur le titre de l'opuscule.

L'épaule mate et nue s'en fut, les robes chic s'évaporèrent dans la houle de la foule composite, les petites écharpes aux couleurs chatoyantes nouées comme des cravates cessèrent de faire perler des gouttes de joie aux orifices de l'imaginaire du clodo dressé tel une obélisque sous un ciel de roche et de métal qui ne s'ouvrirait jamais, les nuques blanches aux petites taches de son des filles pavoisées de cosmétiques révulsèrent les derniers effilochements d'espérance de succès contre la rétine haletante d'un œil désormais décoloré...

Les indécences des élus de l'écriture, les arrogances des critiques littéraires, les succès de la saison qui fusaient, les autographes à la hâte, les haleines épicées aux relents de croustillades, de gaz de spiritueux et de tabac, tout cela ne fut bientôt plus qu'une mascarade d'œillades, de perversité et d'affèteries...

Les trois exemplaires ne se vendirent point et le salon battit son plein comme tous ces orchestres au cœur de pieuvre détonnant des sons congrus ou incongrus reconnus.

La seconde année, il plut très fort et il fit froid.

La féminité, exquise mais soumise à la loi du marché et aux valeurs du monde, faisait encore rêver à l'excès... Mais vautourette et platicôtante dans sa réalité crue et nue, elle demeurait un leurre et seuls se vendaient les œufs bien calibrés même mouchetés de fientes, du poulailler officiel dans lequel se pavanaient les gros dindons au

petit bout de cul satiné ouaté.

Le désert bleu de roches nues...

Il a pété dans sa gandourah, le Grand Muphti devenu tout petit, aéroporté des Sables d'Olonne en charter de moudjahidines affrété par Sarko et Raffano puis convoyé en caleçon court dans une jeep de mollah jusqu'aux sables du désert.

Un petit renard assoiffé, de sa truffe frétilante, humait le pet incongru issu d'outre Muphti dont le vent en douces vagues de pestilences à la merguez balayait la face cachée de la dune voisine.

« Moi aussi je pète », dit le petit renard. « Mais personne ne m'entend et je suis tout seul dans ce désert que j'invente bleu avec des roches nues ».

Un lézard des sables enfouissait des croupions pointus de coléoptères sous une couche de cailloux éclatés déversée par de jeunes étudiantes en archéologie pour cacher des slips fossilisés activement recherchés mais ne devant pas tomber entre les mains des princes du désert à la solde des turboprédateurs sévissant dans les oasis.

Entre le lézard et le renard, il n'y avait pas d'autre frontière que la gandourah du Grand Muphti lavée de toutes les ignominies de ces pays du Nord trop verts et trop froids si insensibles aux émotions originelles de ces temps hors du temps basculés dans l'oubli.

Le ciel, les blocs rocheux, le sable, les troncs pétrifiés, les ossements éparpillés, les cailloux éclatés, l'incandescence de l'air, les rayons du soleil même, tout était bleu, bleu comme l'intérieur d'un aquarium illuminé.

Mais ici nulle paroi de verre, pas même d'horizon et encore moins de ces solitudes de hall de gare, de fêtes démentielles ou de places ou de rues ou de métros bondés qui sont tellement emplis d'une vie intérieure ne servant à rien...

La solitude bleue avec des roches nues, la solitude tout seul avec de petits lézards gris bleuis à la lumière de l'air dans l'aquarium sans parois de verre...

Dans les oasis surpeuplées ponctuant anachroniquement ce désert bleu qui n'avait jamais du être urbanisé, fût-ce de la plus petite mechta de fourmis muphtiques, grouillaient concentrés les Humanuscules gris et noirs, régnaient de puissants saigneurs et d'arrogants lettrés qui habitaient des palais et déféquaient en baisant.

Ces oasis étaient les seuls lieux de vie possible et tous ceux qui y vivaient le croyaient, l'avaient appris à l'école et vu à la télé.

Dans le désert bleu, tous les rêves se perdaient, l'on y crevait de bleuite et surtout l'on n'y était pas payé.

Plus rien de ce qui était connu, reconnu, officialisé, médiatisé, banalisé, encensé, vendu, conditionné, aseptisé, canonisé et perclus de certitudes n'y avait cours.

Ceux qui s'étaient perdus dans le désert n'étaient jamais revenus, pas

plus que tous ceux que les saigneurs avaient saigné dans les souillardes des palais.

Dans le désert bleu il n'y avait pas de palais, seulement des murs de terre érigés en tertres aux crêtes ciselées de figurines et de gargouilles à la seule gloire des enfants qui devaient naître là : des jeunes filles nues qu'aucun regard concupiscent n'enduirait de scories et de légendes éphémères, des vieillards à la peau plus rugueuse que ridée qui souriaient aux regards d'étrangers évadés de planétoïdes aux palmeraies télécoïdales dont les râteaux conçus pour capter les mensonges et les hypocrisies résistaient encore aux intempéries des esprits subversifs.

Les roches nues, selon les saigneurs des oasis étaient poreuses, emplies de petits lutins incendiaires et capricieux, paresseux comme de gros crapauds cul de jatte.

Et le ciel d'un bleu trompeur ourdissait par les angelots qui le squattaient, des complots d'ébène.

La Cour Suprême où siégeaient les puissants masturboprédateurs de la Confédération des Planètes Autorisées décida d'interdire l'accès au désert bleu de roches nues... Et de confiner les Humanuscules dans les oasis surpeuplées et les planétoïdes satellisés, avec des solitudes d'enfants de salauds autour de la ceinture et des lézards confits en bocal pour les « je monte la garde » aux crocs pointus des jardins de palais et de pavillons de cités dortoirs.

La fournaise des affèteries de juillet...

De longs jumeaux osseux au visage piercingué, en culottes bouffantes et petites serviettes de cuir bouffi en bandoulière, se dandinent sur la grand' place où se joue les Ardéchoises Pastorales en trois actes.

Le metteur en scène, un grand type aux aisselles mouillées, la braguette fumante et les pieds velus, apostrophe deux comédiennes cosmétiquées à l'extrême qui sucent l'une et l'autre un gros bâton noueux, visqueux, noirci blanchi de confettis sucrés.

Les filles lâchent le bâton et tapent du talon, se passant les doigts sur le galbe de leurs jambes.

Leur jupe s'entrouvre, exhalant des humeurs et des sueurs qui, dans une intimité bruissante de silences épais, escaladaient auparavant les marches de petites principautés empotées dans le vase d'expansion à bretelles reliant les latrines principautiques aux arches abdominales.

Arsène, le fou de la scène, l'exclu de tous les festivaux, le tombeur de veaux qui s'en prenait crûment aux génisses apeurées et qui n'avait d'yeux que pour les jumeaux osseux et leur sacoche de cuir bouffi, s'empourpra lorsque les jupes des filles se fendirent et qu'un régal fou d'humeurs intimes et d'affèteries ventilées lui vitrifia l'esprit.

Il se dédit alors de ses follitudes aux transes de garçons élancés, cocufia de l'œil et du cyclotron les beaux jumeaux osseux et fondit en hurlant dans ses braises intérieures au milieu de la foule des estivants

brûlés agglutinés sur la grand' place où déjà, le premier acte des Ardéchoises Pastorales soulevait, de ses marginalités chocolaglacetées, les garagistes, les éboueurs chef et les profs d'escrime assis dans les loges subrepticement douchées par des lamas en colère aux quels des valets de pied en gilet rayé avaient servi de lourds seaux emplis de Vichy Célestin.

D'autres filles et jeunes femmes, plénipotencières, ambassadrices et court-circuit séductrices dans leurs affriolantes tenues vestimentaires, opuscles et tradicules au creux des aisselles, souriaient, ardaient des voiles de regards à ourler de bave raide les rêves fondus des reclus et des mordus rompus de crépitudes.

Devant le doustrouboutor toutoumatoque de Crudu Mututu, Ataturque, la bohémienne replète aux yeux fous, smicarde chez Fauchon l'hiver et festivalière jongleuse l'été, en robe cintrée, lissait sa carte bancaire à puce sur sa cuisse.

Libertine, exaltée, elle hélait de vieux messieurs très juillettement hâlés et engoncés dans des blazers fronationalesques.

Hélant, pétant impromptument, bêlant, se tortillant et circonvenant aux œillades outrées de ces messieurs officieux et gredins, elle glissa sa carte dans la fente babinaire de Crudu Mututu et l'automate aboya puis vomit la carte.

Margrète, l'éclairagiste hérissée de sa crête rebelle, quinquillée de ses arceaux torsadés et rutilants comme de jeunes singes blanchis à la chaux vive, fulminait devant le rideau baissé...

Et les plis du rideau baisés par des clowns fétichistes alors que le deuxième acte dans les coulisses abyssales se préparait et se gangrenait déjà de pustules de minauderies homosexuelles.

Margrète tomba sur la scène, déchira le rideau, hua les porcs et les bovins à plastron qui, de leurs yeux vitreux et de leurs ventres friqueux, se bâfraient d'entractes chic avec de jolis demoiselles pendant que leurs gosses pourris tels des larves de bostriches, gosses de riches aveugles d'asphodèles et de prés bleus, sirotaient des bières à la vodka, crapautaient des joints et suçaient des cônes pointus dégoulinants de vanille sous des orgasmes papillaires.

Margrète, hérissant au plus haut de la rampe à lumignons multicolores sa crête hirsute, déversant ses ballons vosgiens par-dessus les coutures en dents de scie de la bordure de son corsage à pistoles, fit clinquer ses arceaux de métal argenté, tortilla ses fesses à plumes d'autruche naine, valsa comme une lingère fébrile dans une buanderie de saucisses sèches, péta rota devant les belles demoiselles qui ne cessaient de leurs doigts de fée, de branler les vieilles lèvres gercées des opulents messieurs cravatés.

Puis elle hurla et sa voix de hyène dévoyée lacéra les certitudes confortables des gredins repus et friqués : « moi, vot' festival et vos festivaux, j'm'en défestoye le coccyx, j'y mets le p'tit doigt dans le cul à vos Ardéchoises Pastorales, je m'en barbouille le trou de bale de

vos bals incestueux et de vos sodomy-parties avec de la gnouffe et d'la décape... Moi j'aurai jamais mes 507 heures et vous voyez le moutard, là, derrière les poubelles feutrées et les bocaux d'asperges ? Lui, il sera jamais le fils béni d'un acteur connu ! Il sera toujours battu de verges et crétinisé à l'extrême par les télés du Système ! »

Juillet tonna, sua, chanta, joua et fit sauter la fournaise de toutes ces affèteries de femmes fardées, loucheuses, crocues, volumineuses ou filiformes.

Les pédants, les barbus, les outrecuidants, les intellos farfelus en santiags soutane verte et bonnet d'âne blanc à quat'zoreilles s'en donnèrent à tripe joie, à claire voie sur les liserés de voies romaines et de chemins de bave pétrifiée.

Les quéquettes emplumées et les roudoudous plantureux aux humeurs salaces se chevauchèrent, firent bonne chère et interprétèrent les rôles amers de la mégafarce explosive aux orgueils démesurés.

Des faunes perlés de pois de peau et des ampuantis miséricordieux trombinèrent du cyclotron, reléguant Popaul dans les marécages des voluptés électrocutées.

Les longs jumeaux osseux au visage piercingué, froids de la queue, brûlants des doigts de pied, gelèrent les cœurs flétris, embrassèrent les planches disjointes des scènes furtives, votèrent pour la grève éternelle contre les gredins friqués, pansus et iconoclastes juchés sur des cabinets de platine, arborant les casques à pointe de l'empire des Autosatisfaits pourfendeurs de toutes les bontés et de toutes les humilités du monde.

Festivaliers défestivalisés, pisseurs au kiki trop petit, treckeurs de filles sans envergure, fanes et fans inexperts en shorts et mini jupes, montreurs de souris blanches et de petits coléoptères en haut de forme, banquiers truculents aux commissions douteuses...

Bariolés, piercingués, suceurs de godemichés, vautre carpettes et pisse dru de la langue et de la guitare, homos branchés et pétasses romantico-altermondialistes pour un demi été seulement, entrez dans la danse de juillet, embrassez qui vous voulez et sautez dans le brasier. La porcherie en fête débite des orgasmes culturels... Atout cœur et dix de der de solitude, méga-toc et luminescences avorteuses de rêves bleus...

Le festival « in » ou « off » des petits mâtons au poil de guimauve et des gros canetons au croupion candi entre dans la postérité verrouillée. Il n'y a pas de culture sans feu mais le feu se moque de la culture.

Godemichés potelés, réhabilitez les potes laids !

Grande scène du monde branleuse de cervelles couffins, tais toi et laisses venir les trisomiques sur le podium !

Ras le cul des branchés, des godemichés et de ces arc-en-ciel foudrihiques d'affèteries qui ne valent pas un sou d'amour !

Culture Bêta d'un système et de soustèmes qui copulent même avec les franges atypiques quand ça pète bien fort, que ça ramène du monde

et que ça remplit les escarcelles d'espèces sonnantes !

La cicatrice aux petits cratères bosselés...

De l'horizon de ton regard à la croûte de fromage rance de tes souvenirs brûlés, courait une longue cicatrice dont les lèvres déchiquetées ceignaient de petits cratères bosselés.

Tu fis de ton regard une arche de pieuses images arc-boutées entre des colonnades meurtries dont les moellons osseux et troglodytiques crachaient d'opaques moisissures vibrantes d'essences fugitives et de lueurs glacées.

La cicatrice aux mille cœurs craquelés se ramifiait dans les marécages fossilisés qui, de leurs crêtes de sédiments déchiraient les bas de voûte bleus d'un ciel effondré et perlé de fientes cosmiques.

Tes souvenirs autrefois projetés dans ces poudroiements de cristaux d'améthystes qui balayaient un horizon diffus, rejoignaient à présent les masques croûteux et les purulences durcies disséminées sur un immense fromage aplati.

Un gigantesque séisme, une lame de fond explosive surgie des entrailles de ta terre intérieure dont le noyau calciné se hérissait encore de mille érections aux orgasmes foudroyés ; une abyssale convulsion d'orages granitiques aux éclairs de lave noire soulevaient ensemble dans la violence inouïe d'un troupeau de bêtes foulant les marches brisées de paliers historiques entre les ères prisonnières de murailles de ténèbres, tous ces petits cratères bosselés de la longue cicatrice.

Les lèvres de la plaie furent alors submergées par des débordements de cratères érigés puis éclatées en volutes ciselées de boursouflures torsadées et de bras rampants.

De l'horizon de ton regard à la croûte de tes souvenirs courut désormais une nouvelle cicatrice.

Les métèques du cosmos...

Il était une fois les Ictaphères et les Trombinites... Il fut une autre fois les Roumaguènes et les Sponginites.

Bariolés jusqu'à l'os, tous arboraient dans les cités éphémères de leurs mondes clos, les fards piqués de lumière blanche extraits de leurs fières concrétions architecturées d'immuables concepts et érigées en pyramides tronquées.

De ces agglomérats disparates, dérisoires vestiges sans cesse remodelés, pétris et recuits, ils extrayaient tous la substantifique Connaissance, combattant l'innocence blessée de leurs enfants insoumis... Et la Grand' Manne ourlée de certitudes heureuses qui conditionnait leurs transactions, leurs espérances et la possession de matériaux préfabriqués pour l'édification de l'armature de l'énorme mais insignifiante bulle dans laquelle ils ne cessaient de se mouvoir... Jusqu'à l'effacement, aérien quelquefois, en rase motte le plus souvent.

Le firmament brassait les hypocrisies et les bulles s'entrechoquaient en se niquant les unes les autres pour passer en premier au guichet de la Caisse Générale.

Les monde clos et les fards illuminés, les produits et sous produits culturo-jetables, cacophoniques et dépourvus de valeurs autres que celles d'un système hétéro-éclaboussi-mondialiste, les perles sacrées et les néo-confiseries au carbone modifié, dans une trépidante salsa de l'espace, éclipsèrent le ballet des Origines.

Ictaphères, Trombinites, Roumaguènes et Sponginites, bariolés désormais jusqu'à la moelle de leurs structures osseuses, se sucèrent leurs propres globules.

Ayant tout digéré, ils déféquèrent et des essaims de mouches lumineuses crépitèrent sous la voûte céleste réapprovisionnée en hypocrisies solennelles et hordes mégalithiques de concepts élaborés.

Le monde...

La longue crasse effilochée des humeurs fétides, la nonchalance des jours ramés ou proscrits si rapidement étirés ou crépusculaires, la crispation de bribes de métaphores ensanglantées, fugitives, ressurgies au galop et rabattues par des rouleaux de vagues grises poussiéreuses, les excès de criaillements, de pépiements et de mots et de silences inutiles, les débandades d'émerveillements, les dilutions d'images froissées par les incessants rappels à l'ordre des Turbo-Prédateurs riches à crever et des Aide-Prédateurs mal rémunérés et des Censeurs de la Loi Scélérate, les acacias dénudés de décembre dans la cité nordique déguisés en squelettes de chameaux, éclatés par la foudre impie, les éclats de roche des émotions formatées dans l'entrebaillement des portes accordéon, les jeunes chiots versatiles roulés en boule au pied des marmites de soupe aigre, les conspués du dimanche pascal sur le parvis mouillé de l'Office Généralissime en conversation saccadée avec des jeunes filles fluettes, se contredisant et assénant de violentes invectives sur les bancs de pots où dormaient de longues limaces orangées ; de matures épicières carnivores en vestes droites zébrées de lacets torsadés, agglutinées sous un grand bénitier d'acier, décortiquant un contrat d'assurance transparent comme une glace dépolie ; les vautours insolents, repus, huppés, parcheminés, déglutissant des escarbilles de charognes pourries, juchés sur des clochers pointus d'églises biscornues ; le ballet des cigognes endimanchées, leurs longs becs plongés dans des cols de vases à roulettes, escamotant d'entrechats les bordures sinusoïdales d'une scène bombée au revêtement cuivré... C'est ainsi que le monde tourne, indépendamment de la loi du marché et du battement de cœur de larves bisexuées génétiquement modifiées, dans les dédales brûlants ou glacés d'une immensité perpétuelle d'immondices reliés entre eux par des tunnels de lumière voilée.



Les 3 archevêques et leur buse Uhlémane...

Tout en haut des Monts de Piètre Confisquerie Sclérosée hérissés de barges de débarquement déchiquetées et disposées en cathédrales obsolètes sur fond cosmique de petite envergure, s'étendait le Destin Mutilé des prêtres figés dans leurs houppelandes de feu blessé et des ministres de la Foi Civile agitant des faux ébréchées sur les brumes gelées rasant les scories météoritiques d'attroupements fossilisés constitués de petits géants cul-de-jatte au cœur de lichen, reliés de cordes vocales, noués de nids enchevêtrés d'oiseau-lyre et de pinson muet.

Sous les nappes de gaz délétères, vertes et bleues, flagellant des conspirateurs congelés chaussés de boîtes métalliques, le Destin Mutilé ouvrait de grands portails au-delà des monts sinusoïdaux.

Des mondes bleus ou rose électrique surgirent puis disparurent dans l'encre fécale jaillie de mille anus de méduses translucides.

La route des monts, venue de la plaine abyssale parsemée de sédiments incolores semblait prendre d'assaut en lacets entremêlés ce conglomérat de flancs rocheux, d'échines d'animaux préhistoriques et de tours crénelées de nef galactiques en panne de spacio-carburant.

Les 3 archevêques, secs comme des bâtons noueux, avares de mots et de regards, visages crispés, bure déchirée, sabots fourchus, ceints de lourds couffins concentriques attachés autour de leurs hanches, en équilibre instable sur de petits ânes ronds aux pattes courtes, cheminaient sur la route des monts en quête de ce destin encore voilé qui n'étincelait que de minuscules virgules bleues entre des segments de paraboles, de métaphores et de vieilles hiéroglyphes frottés jusqu'à la gangue du noyau d'atomes de cailloux éclatés.

Mais le destin, immuable dans ses promesses et souffleur d'haleines stériles dans ses égarements lucides, transcendait les 3 compères archevêques virevoltant des fesses sur leurs petits ânes.

Quatre femmes voilées de rouge luminescent jusqu'à la frontière de leur regard opaque, indécentes créatures diaphanes dont les silhouettes graciles ponctuées d'attouchements imaginaires, se mouvaient au rythme des ondulations lascives de plis vaporeux, ployaient de la tête et des épaules sous de grands fûts bleus cerclés de coquillages.

Ces femmes ainsi surmontées avançaient en titubant entre les pauses lascives et les ondulations érotiques aux côtés des petits ânes indifférents colportant sur leur dos des kilogrammes d'archevêques encouffinés.

Les fûts bleus dont les marchands lointains et inconnus, peu enclins à dévoiler le contenu du chemin, s'alourdissaient d'énigmatiques charges pondérales après chaque lacet luisant de pluie solaire, semblaient se dresser comme des tours de guet antisismiques pour désamorcer au lance-roquette à eau les pétards des pensées assaillantes et les bombes incendiaires d'insaisissables mercenaires.

La buse Uhlémane, juchée sur l'épaule d'acier de Primogénik, le plus

petit des trois archevêques, lançait son cri de guerre répercuté en écho au-delà des monts afin que tous les oiseaux et les insectes fragilisés dans la texture mouvante d'un ciel effondré puissent rejoindre en colonnes organisées les tertres sacrés aux minarets pointus à califourchon sur les excroissances des demi-lunes ferrugineuses du Grand Désert Rocheux prisonnier de la ceinture des Monts de Piètre Confisquerie Systémique Libérale avancée.

« Eh, buse » s'écria Primogénik « tais toi et t'occupes pas de la couleur de l'âne qui me porte... C'est pas parce que tu es née Uhlémene que tu dois proscrire le sens de nos pas sur la route des monts ».

« Moi » reprit l'archevêque « je suis beau et fort. Je fais trimer ces servantes à mes côtés, et bientôt je gouvernerai au-delà de ces monts, tes ailes seront mutilées par les serpes de glace qui hacheront le désert renouvelé, et tes aïeux, Uhlémene, éteindront le souvenir de tes vols plus anciens que l'ordre immuable du monde ».

Les oiseaux et les insectes ne furent pas les seuls à se rallier peu à peu au cri de la buse Uhlémene.

Bientôt dans le désert au-delà des monts, et même avant les monts, au cœur des longues plaines abyssales, à la périphérie des Cités Ordonnées, de nombreux métis d'humanuscules, des croisés d'hupercules et de spongicules, des fœtus de vautourettes et des crapinuscules trisomiques se mirent à scander des airs minés et à poser des escarcelles enflammées sous les fenêtres des éluscules et des convaincuscules.

Tous, ainsi que leurs chiens, leurs veaux, leurs chacals et leurs scarabées paralysés en dés roulants, tendaient l'oreille, ou le cervelet, ou la glotte, dès que retentissait par delà les monts l'appel de la buse Uhlémene.

Primogénik, dont l'épaule carapaçonnée luisait de cire et de vernis à ongle sous les griffes de la buse, argumentait sans cesse afin que les suspicieux, les mordus de la baise, les soulographes, les hésitants et les combattants de la foi vésiculaire consentent à enfoncer des boules quies ou des suppositoires dans leurs orifices anaux.

Mais Primogénik se faisait aussi du fric avec le cri de la buse :

« Toutou à plumes, tu me pèles la peau de l'âme mais ton du cul buccal est une mine d'or. Depuis que tu cries au-delà des monts, ça fait venir tous les pauvres de la Terre, ça paie dans toutes les monnaies, ça fait marcher la Bourse, les actionnaires se remplissent les poches et les bandits assassins m'achètent des couteaux et des pétards ».

Par un chemin détourné surgirent sur la pente rocailleuse couverte d'escarres de pierre violette, au dessous de la première barre des monts, dix sept conscrits venus de la grande forge enrouée du port obstrué par les soldats en grève qui avaient vomi des billes d'acier dans les pissotières de première classe érigées autour du tribunal

démontable.

Hâlés, loqueteux et idéalistes de la queue, la troupe des conscrits au visage embué dans des sacs de pluie troués, évincée tout entière sauf les porteurs de toffies pour les villageoises aux règles incertaines, filles et mères d'officiers plantureux rougis du sang de bergers ennemis, de la forge prise à la gorge et ne pouvant désormais souffler qu'à petit feu désalimenté, fondit à toute volée sur les 3 archevêques écrasés sur leurs petits ânes.

La buse Ulhémane s'envola, les ânes s'accroupirent et le soleil déclinant gicla de rais tamisés en pointillé au ras des monts pustuleux balayés de bise insipide.

Le carré de féminessences brutalement cerné par les conscrits en colère froide sanglés dans leurs uniformes bleu police dont chaque côté se féminisait d'intimes délicatesses non périmées en dépit de la pression du haut fût aux boudins cylindriques chargés de coliques liquides, s'immobilisa.

Les quatre femmes voilées se dressaient en face des conscrits, ployant sous la charge des fûts bleus, dardèrent des regards soupçonneux, édifièrent de petites certitudes nouvelles, interrogatives, hésitantes, encore percées de lugubres orifices aux lèvres tièdes et salées.

Du fond de ces orifices ourlés sourdaient de blanches volutes pirates dont les micro-maëlstroms déferlaient sur des paysages criblés de tertres poilus dans le regard océan continental des conscrits.

Subodoraque, le pygmée de la troupe, râblé comme un lapin du tertiaire échappé d'un baignoire de Pangée, apostropha les 3 archevêques :

« Eh, curés juchés, autosatisfaits et ballottés, descendez donc de vos baudets et foutez moi ces femmes à votre place sur le dos des bourricots ! »

« Nenni, nenni mon bon ami » répondit Primogénik « je suis de fer et de feu, je suis la Loi et le Glaive, je turbo-décide, je parchemine, j'autographe, je congratulate, je pleut, je pisse où je veux, je baise, je m'empiffre, je scande les slogans pour faire avancer le cinéma dans les scénarios que j'ai conçus pour moi et ma clique, et ces femmes, mon bon ami, doivent coucher ce soir avec leur fût sur la nuque... »

Subodoraque, le pygmée, parce qu'il n'était idéaliste que de la queue, troua le bide des archevêques, étendit leurs dépouilles tripes au vent, baisa les femmes libérées et ne se rallia point au cri de la buse Ulhémane dont le vol nuptial avec le vautour Dolar infléchissait sa course vers la Grande Structure qui, dans ses labyrinthiques galeries, entretenait les prévôts et les dévots chargés d'obstruer toutes les issues.

Tout commence dans la lumière, s'endestine ou s'encoquine ou s'idéalise dans les galeries sans issues du labyrinthe.

Tout finit dans la nuit, étoilée ou pas...

Ce sont les certitudes heureuses, ces leurres en robe chic et petits

impers d'été, ces régals fous sans cesse rappelés et ces tranches du cyclotron qui nous font oublier qu'on est faits comme des rats...

La géante gazeuse depuis trois milliards d'années terrestres n'était elle aussi qu'un grain de sable.

Mais le grain de sable enfla, enfla comme un ballon de roche liquide... En quelques jours terrestres.

Une petite tétérrre tournait tournait au grand large des plus lointaines ceintures extérieures de la géante gazeuse.

Solmille, la belle étoile jaune du système aux dix planètes, n'avait pas bougé d'un poil... L'on eût cru Tétérrre vissée à jamais sur l'un des carreaux de mouchoir de l'immense firmament... Avec la ronde de ses civilisations à sa surface.

Au dernier des jours terrestres, une spirale de gaz, dense comme une étoile noire, échappée de la géante, fusa jusqu'à l'étoile jaune...

Il ne demeura rien de Tétérrre, pas même le souvenir.

